

# Journal documentaire

de Philippe Billé

Années 2002-2004

Ce livre est fait pour que tu saches comment te protéger, toi, ta famille et tes proches. Quand tu l'auras lu, parles-en autour de toi, explique-le à ceux qui ne savent pas lire.

Le compte rendu de lecture :  
compte rendu d'un texte lu par vous-même.

Comment procéder :

- 1) Lisez attentivement le texte plusieurs fois.
  - 2) Vérifiez dans le dictionnaire tous les mots que vous n'êtes pas sûr de bien comprendre.
  - 3) Cherchez ce qui est vraiment important et laissez de côté les détails, en délimitant les différentes parties du texte, et en exprimant le contenu de chacune de ces parties en quelques mots.
  - 4) Rédigez le compte rendu en veillant à ce qu'il soit court, écrit de façon claire et correcte, et qu'il respecte le mouvement du texte.
- (Bordas, 1978).

Dieu préserve ceux qu'il chérit des lectures inutiles.  
Lavater

Vendredi 11 janvier 2002. Scène incroyable en fin d'après-midi, à la fac, sous mes fenêtres. Un grand nombre de petits oiseaux sont réunis autour de trois flaques d'eau et plongent s'y ébrouer. Je ne compte pas moins d'un merle, deux étourneaux, trois mésanges à longue queue, une mésange charbonnière et une bleue, deux fauvettes à tête noire, un troglodyte et un rouge-gorge, soit des spécimens d'au moins huit espèces. Peut-être exercent-ils une surveillance coopérative au moment périlleux du bain. En quelques minutes, tout le monde a disparu.

Lundi 21 janvier 2002. En allant à la médiathèque de Talence samedi dernier, je m'étais aperçu que dans le parking en face, un vieil if souffrait de deux anneaux de fil de fer, jadis fixés autour du tronc et qui maintenant s'enfoncent dans l'écorce. Cette après-midi, par grand soleil, bravant le risque de paraître bizarre, je me suis rendu sur place, armé de tenailles, et j'ai délivré l'animal.

Fin janvier 2002. Lu *Un cas de force mineure*, nouvelles «américaines» de Vladimir Volkoff (Librio). Bof.

4 février 2002. Appris fortuitement la parution à l'étranger l'an dernier de l'ouvrage d'un historien allemand, Lothar Machtan, sur Hitler (*Hitlers Geheimnis*, en édition anglaise *The hidden Hitler*). L'auteur défend l'hypothèse surprenante, mais paraît-il vraisemblable, d'un Führer homosexuel. Cela expliquerait certains aspects mystérieux de sa carrière et de sa personnalité, comme son ascension politique fulgurante, des assassinats qui seraient des éliminations de témoins, ou ses relations bizarres avec les dames. Consulté quelques articles via saint Google, dont un, sur un site spécialisé, comporte à la fin cette mention : «GLAAD and Gay & Lesbian Alliance Against Defamation are registered trade-marks of the Gay & Lesbian Alliance Against Defamation, Inc.» Le petit côté Citizen Gay m'amuse.

Février 2002. J'ai entraperçu ce mystère, en considérant des dates, que l'année de la naissance et celle de la mort d'un homme peuvent former un palindrome, et que la longévité est alors de 90 ans : 1451-1541, 1561-1651, 1671-1761, 1781-1871, 1891-1981. Les matheux diront pourquoi, et ce qu'il en est à d'autres époques.

Dominique Meens, au début de son *Ornithologie du promeneur* (Allia, 1995) donnait le rouge-gorge pour l'oiseau de l'hiver. Certes, mais je lui adjoindrais le merle. Les deux sont omniprésents dans les jardins, à la saison. Ainsi l'hiver joue le rouge et le noir ensemble.

Ricardo Paseyro, *Poésies/Poesías* 1950-1990, traduites par A Robin, M Maurin et l'auteur (Cognac : Le Temps qu'il fait, 1991). J'avais aimé son pamphlet contre Neruda, son témoignage sur Guy Debord, qu'il fut l'un des derniers à rencontrer, mais sa poésie me rase.

Willem. *Quais baltiques*. Dans ce que je connais de Willem, il y a ce qui ne m'attire pas, comme les bandes dessinées ou les dessins politiques, ce que je prise, comme ses vignettes, ce que je vénère, comme ses revues de presse, et ce que je mets au-dessus de tout, comme ses reportages dessinés (j'étais un peu exalté quand j'ai écrit ça). En l'occurrence, ces chroniques de la Baltique, parues dans *Libération* en 1993 et reprises l'année suivante par les éditions des Mille et une nuits en un petit recueil. Hormis quelques lieux communs de bon ton, sur les indigènes forcément xénophobes ou les bars forcément fascinants, ce sont là soixante pages de régal. Le maître évoque les ports, les gares, les gens, les ambiances de Rostock, Gdansk, Kaliningrad, Klaïpeda, Riga, Tallinn. Sa rhétorique efficace est la même que pour ses notes de lecture : il sait esquisser en peu de mots l'anecdote savoureuse, le détail curieux, commenter le lettrage d'une étiquette de bière.

Mai 2002. Lu *Volkoff lapidaire : trois cent quatorze aphorismes extraits de l'œuvre de Vladimir Volkoff*, par Florence de Baudus (Lausanne : L'Age d'Homme,

2000). Comme ces pensées me déçoivent un peu, je trouve l'idée du livre meilleure que le résultat.

Beau néologisme involontaire dans la bouche d'un voisin anglais. Voulant dire enseignant, il me sort «enseigneur».

11 juin 2002. Dans une note d'*Impasse de la Défense (Carnets, 1993-1995)*, André Blanchard résumait ainsi son opinion sur les *Orages d'acier* d'Ernst Jünger : «Cette apologie déchaînée du guerrier, débecte.» C'est également ce que j'ai ressenti en lisant *Le boqueteau 125*, journal tenu sur le front dans le nord de la France, pendant l'été 1918. Ces considérations sur le patriotisme comme religion ou la guerre comme nécessité, ne m'intéressent pas. Il y a cependant de belles pages où l'auteur cherche Orion dans le ciel, décrit un paysage ou un jardin meurtri, médite sur le travail d'écriture, ou se fend d'une jolie maxime : «L'exercice doit être comme une prière, court et sérieux.»

Reste de juin 2002. Bien aimé les *Stations : une éducation intellectuelle*, de Charles Ficat (Bartillat, 2002, 112 p.) Quatre essais, sur le lycée, Hallier, Dylan, le service militaire.

*Etc : Abécédaire*, de Renaud Camus (POL, 1998). Suite de notices ordonnées selon l'alphabet, dans lesquelles l'auteur donne ses opinions ou ses souvenirs sur divers sujets. Le texte est ponctué d'images, principalement des photos, une toutes les cinq ou six pages, et ordonnées selon une suite chronologique. Ce croisement du fil alphabétique du texte et du fil chronologique des illustrations est intéressant, pas tout à fait convaincant. Le livre apprend peu à qui a déjà lu Camus. Parmi les photos, de beaux portraits d'hommes, notamment p 111 et 125. Je trouve l'auteur moche sur sa photo p 79.

Depuis des mois j'aime une émission de télé, la météo d'Arte, vers 20 h 10. J'aime surtout la vue de ciel montrée au début sans légende, puis de nouveau à la fin avec mention de l'heure et du lieu, toujours en Europe, où la vue a été prise le jour même. J'aime aussi le reste, les cartes, la musique, les bruitages.

Lors de sa visite au milieu du mois à la Croix, Lucien Suel m'a raconté la fin fatale d'un troglodyte passé à travers une vitre qu'il n'avait pas vue, pour tomber dans un seau d'eau qui était derrière. Le bruit a attiré l'attention du chat qui a aussitôt tué l'oiseau. Le destin frappait trois coups de suite.

Jeudi 11 juillet 2002. La Croix. Au pied du muret que je restaure avec Juan, je trouve un crapaud. Pour ne pas risquer de le blesser en travaillant, il faut le déporter. Comme il y a plusieurs années que je n'en ai pas manipulé, je suis un peu inquiet en le saisissant.

La nuit tombée, je trouve sur la route, au coin de la maison, dans la lumière du réverbère, un lucane immobile, dressé sur son derrière et ses pattes arrière, les cornes à la verticale. Je me demande si c'est une position naturelle ou si l'animal, peut-être heurté par une voiture, a atterri ainsi. Je le pousse. Il tombe sur le dos et agite ses pattes. Je le remets d'aplomb. Il reprend aussitôt sa posture hiératique.

Samedi 13 juillet 2002. Le matin, au moment où j'ouvre ma porte, un héron traverse lentement le ciel, de droite à gauche, du sud au nord, comme annonçant l'arrivée de D, qui vient cet après-midi.

Le soir du 17, Jacques Gindreau m'a livré un énorme vieux pneu de tracteur, vraiment superbe. J'y installerai un compost ou un parterre. L'objet me plaît par sa qualité de sculpture monumentale, plus d'1 m 50 de large.

Jeudi 18 juillet 2002. Le menu de tous mes repas, cette semaine de solitude : un yaourt, un gros champignon de Paris cru et pelé, deux fèves, une tranche de pain américain avec du pâté, une autre avec des œufs de lump, puis de la confiture avec un bout de quatre fromages : un Lamego sans goût, un brie moyen, un je ne sais quoi genre münster pas mal, et un gorgonzola immoral.

Vendredi 19 juillet 2002. Préface pour *L'Horreur est humaine* n° 7.

«Il faut encore que je scelle une barre de seuil au poulailler, que je coupe les lauriers qui poussent contre le mur, que je prie André de finir de faucher l'herbe, que je fasse pyrograver le millésime MMI de l'appentis, que j'appelle

un ramoneur, que je trouve une Banque de France pour changer une pièce de cent francs, que j'installe des pieux à côté du bassin, que j'apprenne à fixer une gouttière, que j'essaie d'arracher la souche du sapin, que je continue d'écrire mes œuvres complètes, ou que je complète mes œuvres écrites, que je me fasse les ongles, et Sylvain Gérard vient me demander ce que je pense de la bande dessinée. Eh bien mon cher Sylvain, voilà. La bande dessinée me fait penser au cinéma (à qui elle emprunte une bonne part de sa rhétorique). Comme le cinéma, c'est un art mixte (image et son pour lui, image et texte pour elle). Comme le cinéma, c'est un art popu (le niveau intellectuel requis pour y accéder est assez modeste). Comme le cinéma, elle est moins spirituelle que la littérature, et moins belle que la peinture (malgré ce que les journalistes essaient de nous faire croire). Plus que le cinéma, c'est un art pour les jeunes (ceux qui, comme moi, n'ont pas lu Tintin petits, ne comprendront jamais Tintin). Bref, elle n'a pas tout pour me plaire. Le meilleur, le seul souvenir vraiment sublime que la bande dessinée m'ait laissé, c'était la page de *Bob Morane* que je découpais chaque semaine dans *Femmes d'Aujourd'hui*, en suivant la ligne pointillée, quand j'avais dans les cinq ans, peut-être huit. Ce que j'ai connu d'autre n'est pas comparable. Mais enfin cher Sylvain, je sais bien : ce qui n'est pas incomparable n'est pas forcément négligeable. Sans quoi, tout serait perdu. Là-dessus il se fait tard, bientôt huit heures du matin, il faut que je retourne à mes fagots.»  
(cf Juin 2003).

Samedi 20 juillet 2002. Pendant l'apéro, les deux petites pensionnaires ukrainiennes des Rouse jouent dans le jardin. Après leur départ, je regarde le trottoir en ciment où elles ont tracé, avec un caillou de calcaire, deux grands mots en caractères cyrilliques, dont le sens m'échappe totalement.

Dimanche 21 juillet 2002. Brocante à Saint-Denis-du-Pin. Pendant deux bonnes heures je ne vends rien. Déprimé, je regarde le maigre public comme un ramassis d'éclopés au milieu d'un musée des horreurs. Quand enfin je réalise ma première vente, voulant confier à Dany ma satisfaction d'avoir sauvé l'honneur, je laisse échapper ce lapsus, que j'ai «sauvé l'horreur».

Dans les moments creux, consultant le courrier qu'elle m'a rapporté de Talence, je feuillette un catalogue d'Hubert Duprat, dans lequel figurent des photos de ses œuvres les plus célèbres, les étuis de phryganes. Par coïncidence, je lis ensuite dans *Le Jardin ouvrier* n° 33 un poème de Beverly Voldseth («*Spring*») et sa version française («*Printemps*»). Une note signale la difficulté des traducteurs à rendre le vers 9 : *Tiny cases of minute pebbles hold the caddis fly* / De tout petits paniers pleins de galets minuscules retiennent la mouche psychoglyphe. Ils n'ont «pas trouvé le nom français» de cet insecte aquatique. C'est justement la phrygane.

Le charme archaïque du nom de la Croix-Comtesse vient peut-être de ce qu'il évoque à la fois ces deux ordres déchus, la noblesse et le clergé.

Lundi 22 juillet 2002. Colorettes, poème-liste :

Bleuet.  
Verdet.  
Jaunet.  
Oranget.  
Rouget.  
Violet.

Jeudi 8 août 2002. Apéro chez moi, avec entre autres le colonel. Il nous raconte l'histoire de la petite panthère noire orpheline, qu'il recueillit en Indochine, qu'il éleva 18 mois, avec laquelle il fit même un saut en parachute et qu'il offrit au zoo de Saïgon quand il dut rentrer en France. De retour sept ans plus tard, il se fit introduire dans la cage de l'animal, qui le reconnut, posa ses pattes sur ses épaules et lui lécha le visage.

Octobre 2002. La *Lettre de Ligugé* trimestrielle, n°284 (1998-2) contient trois articles, dont une traduction commentée de la soixantaine de mystérieuses *Réflexions (Skemmata)* d'Evagre le Pontique, sentences datant au moins du VIIe siècle, dont il existe des copies en grec, syriaque et arménien. Genre «Le

courage, c'est un intellect mâle qui extirpe de son souvenir toutes les passions femelles». Et des notes de lecture bien faites.

Novembre 2002. Certains croient, à tort, qu'un siècle finit avec l'an 99, quand en réalité il dure jusqu'à la fin de l'an 00. Un facteur de confusion dans cette question est que l'on désigne la date par l'année en cours, et l'âge par les années révolues. On dit j'ai 46 ans, et non je suis dans ma 47<sup>e</sup> année. De la sorte, le bon mot de Victor Hugo, dans ses *Feuilles d'automne*, selon quoi « ce siècle avait deux ans » lorsqu'il naquit, en 1802, est faux. Si l'on veut s'amuser à désigner l'année de date à la façon d'un âge, il faut considérer que le siècle, stricto sensu, n'avait qu'un an.

Je trouve dans les *Textos filosóficos e esotéricos* de Fernando Pessoa cette idée inattendue que (je traduis) « l'humanité, ou n'importe quelle nation, se divise en trois classes sociales véritables : les créateurs d'art, les amateurs d'art, et la plèbe. »

Le beau vers de Secchin, « *Não morrer : desnacer – nunca ter sido* » donnerait un alexandrin français : « Ne pas mourir : dénaître – n'avoir jamais été ».

Le 11 janvier 2003, à l'aube, rêve que Dany et moi sommes à la campagne. Nous rendons visite à deux hommes qui vivent dans une vieille maison assez grande. Ils ont l'air de marginaux, cheveux longs châtain bouclés, barbe, vêtements négligés. Ils connaissent la cordonnerie et je les prie de faire deux réparations à certaines chaussures que j'ai apportées. Mais ils semblent ne pas vouloir travailler et nous continuons à parler de choses et d'autres. Cependant je passe mentalement en revue les rares paires de chaussures et de sandales que je possède, et je m'avise que je ne trouve plus deux mais une seule réparation à faire. Je presse l'un des hommes de s'en occuper. Il examine le mocassin rouge que je lui tends, et me répond ironiquement qu'il ne voit pas là motif à intervenir. Mais enfin, lui dis-je, tu vois bien que le bout de ce mocassin est ouvert. Or il n'est pas déchiré mais seulement décousu, il te serait facile de le recoudre. Il le fait de mauvaise grâce. Quand je lui demande combien je lui dois, lui et son ami ricanent en répondant que rien. Scène suivante, à l'extérieur. Près de la maison passe un canal. Il y a sur l'autre rive un verger dans lequel on voit un poney blanc. Les deux hommes nous disent qu'il y a aussi un cheval bleu. Je l'aperçois. Il est en fait plus petit que le poney, et également blanc, mais quand il se tourne sous certains angles, son pelage s'irise et apparaît entièrement bleu. Dany traverse le canal sur une passerelle métallique pour aller voir de plus près. Je la rejoins. Puis elle revient sur la première rive. Tandis que je suis encore dans le verger, surgit la propriétaire des lieux, qui marche droit sur moi, l'air courroucé de l'intrusion. A la fois gêné et amusé, car il me semble que nous n'avons pas fait grand mal, je repasse le ruisseau en courant et dépasse Dany, qui se fait apostropher par la dame. Elles ont disparu, quand je m'aperçois que les buissons qui entourent un arbre, en aval de la maison, ont pris feu en deux points. J'en avise les deux hommes. N'ayant rien d'autre pour porter de l'eau, nous en remplissons un petit sac de supermarché en puisant dans le canal. Quelqu'un de nous jette ce sac sur l'arbre et cela suffit à éteindre les flammes. Mais peu après le feu reprend autour du même arbre. Je me dis alors qu'il faut trouver un moyen d'apporter plus d'eau. J'avise maintenant que le long de la rive en face, où l'on ne voit plus le verger, plusieurs fillettes sont en train de jouer au bord de l'eau. Un peu en retrait et sur la gauche, donc plus en amont, se tient un garçonnet, derrière lequel sont posés par terre deux seaux, un noir et un blanc. Je le prie de rapprocher ces seaux de la rive et, pour aller les chercher, j'entreprends de franchir le canal sur un petit barrage de branches, un peu en amont. Mais les branchettes sont si fragiles qu'elles cassent toutes dans mes mains et, me voyant en péril de tomber à l'eau, je reviens sur la rive, la longe vers l'aval, et traverse le ruisseau sur une passerelle formée d'une planche étroite mais solide. Les fillettes s'écrient car je risque ainsi d'abîmer des cartes à jouer qu'elles ont étalées sur cette planche et que je sens sous mes pieds nus. Je les rassure en déclarant que je prends garde, et je saisis les deux seaux que le garçon a apportés. De retour sur la première rive, avec mes seaux remplis, je vois que c'est maintenant la maison qui flambe. J'y entre, il y a partout des flammes et de la fumée. J'alerte les deux hommes, qui sont vautrés sur des chaises de part et d'autre de la pièce, mais ils semblent indifférents à l'incendie comme à mes paroles. Je vide un de mes seaux contre un mur dont les pierres sont rougies par le feu mais en vain, car l'eau s'évapore instantanément. Convaincu que je suis impuissant contre ce feu, je décide d'aller jeter l'eau du second seau sur l'arbre, dont je pense que l'incendie est à l'origine de celui de la maison. Je ressors donc et me dirige vers l'arbre, un peu en aval. J'aperçois par terre une énorme grenouille et m'éveille.

Le samedi 18 janvier 2003, passé la journée seul dans mon bois à Cunèges. Le lendemain je me sentais frileux et fatigué. Le lundi j'avais de la fièvre. J'ai pensé que j'avais pris froid dans le bois. Je suis allé quand même travailler à la bibli. Le mardi j'étais encore plus fébrile. J'hésitais à aller voir un médecin quand j'ai réalisé que je ne mouchais ni ne toussais, ni n'avais de diarrhée, donc aucun symptôme habituel de grippe et cela m'inquiéta. Je supposai que le médecin ne saurait que penser, m'enverrait faire des prises de sang etc. J'ai lâchement décidé d'attendre et de continuer à travailler. Au fil des jours la fièvre a disparu pour laisser la place à une sorte de mal à la tête bizarre, différent de la migraine, pas très douloureux mais tenace, comme si la fièvre s'était rétractée de l'ensemble du corps dans le seul cerveau. En huit jours tout avait disparu. Je ne saurai peut-être jamais ce qui s'est passé. Cette

maladie étrange ressemblait à celle que j'avais eue je crois au début de l'été 97, juste après avoir construit avec Bernard mon abri dans le même bois. J'avais alors soupçonné un virus transmis par un moustique ou une tique, mais cette fois-ci l'explication ne tient guère. Il est vrai que j'ai remarqué un moustique dansant devant la vitre de la voiture, à peine m'étais-je garé au bord de la route en arrivant, signe que le froid n'avait pas nettoyé toute la vermine, mais je n'en ai vu aucun autre dans la journée. Quant aux tiques, même si on ne se rend pas compte tout de suite que l'on en porte une, on finit par la découvrir dans les jours qui suivent, et ce ne fut pas le cas. Alors je pense aux ronces. Même après une journée comme celle-ci, où je n'ai pas beaucoup taillé, je reviens avec les mains constellées de piqûres, dont certaines font une petite cloque douloureuse. C'est peut-être ça. Il n'y a d'ailleurs pas que les ronces : prunelliers, aubépines...

Fin janvier 2003. Ce que j'ai lu du quiétisme dans les manuels m'attire. Une «doctrine mystique qui faisait consister la perfection chrétienne dans un état continu de quiétude et d'union avec Dieu, où l'âme devient indifférente aux œuvres et même à son propre salut». Plaisantant intérieurement, je songeai à fonder un parti quiétiste, pour me donner un genre, puis je me ravisai devant l'absurdité de la chose : un quiétiste ne saurait créer de parti.

3.3.3. Ma vue baisse inexorablement. Sur un prospectus, j'ai cru lire «Demandez Constantinople». C'était «Devenez comptable».

Mai 2003. Dávila aurait dit, je ne sais où, je traduis : «Le terrorisme ne naît pas là où il y a des oppresseurs et des opprimés, mais là où ceux qui se disent opprimés ne rencontrent pas d'opresseurs.» Une vérité vérifiable chaque jour, de la Colombie au Pakistan, de l'Algérie à la Corse.

Juin 2003. Je suis loin de tenir tous les gauchistes pour des imbéciles. Bien que l'on ne puisse douter que le gauchisme ait fait beaucoup pour augmenter la part de l'imbécillité dans la société, qui déjà n'avait jamais été petite.

On lit communément trois cents pages, pour y découvrir les trois phrases dont on voudra se souvenir, et que l'on se donne la peine de copier. Parfois la seule que l'on retienne de tout un livre est le titre. Je me rappelle régulièrement celui d'un recueil d'aventures, lu quand j'étais jeune, *Dans les écumes de l'Amazone*, avec son intitulé allemand, *Ich kam die reissenden Flüsse herab*, quant au reste j'ai tout oublié.

Joan Baez admirait l'écrivain et moine américain Thomas Merton, dont elle avait mis un poème en musique (*The bells of Gethsemani*). L'on me passe à présent la photocopie des pages 144-146 des mémoires de la chanteuse (*Et une voix pour chanter...*, Presses de la Renaissance, 1988) où elle raconte la visite qu'elle rendit à Merton, dans son monastère, en compagnie d'un certain Ira. Au cours d'une beuverie, les visiteurs entreprirent de débaucher le saint homme, puis préférèrent y renoncer.

Brigitte Bardot. *Un cri dans le silence* (Editions du Rocher, 2003, 170 p). Je ne m'intéresse pas souvent aux vedettes ni à leurs livres, la réputation scandaleuse de celui-ci m'a rendu curieux et j'y ai trouvé à boire et à manger. Les trente chapitres sont numérotés alternativement en chiffres arabes et en romains (1, II, 3, IV...) formant ainsi deux séries en quelque sorte tressées. Les uns sont un autoportrait plutôt mélancolique de BB aujourd'hui, elle évoque, en parlant d'elle à la troisième personne, les moments successifs de ses journées, le souvenir de ses amis, sa vie avec les animaux qu'elle protège. On y apprend qu'elle entretenait une correspondance avec une autre écologiste, au tempérament différent, Marguerite Yourcenar. Dans les autres chapitres le ton est au pamphlet, madame Bardot critique divers aspects du monde moderne avec un incontestable tonus, à défaut de garder toujours son sang-froid. A mon goût sa syntaxe n'est pas assez stricte et elle cède trop souvent aux facilités de l'argot, mais son intention n'était pas de faire des entrechats littéraires. On trouve cependant des propos limpides, comme l'exposition de ce problème d'éthique : «Peut-être que si chaque personne devait tuer elle-même l'animal qui finira dans son assiette, le monde deviendrait végétarien.»

Frédéric Berthet. *Paris-Berry : récit*. Gallimard, 1993. Rien à voir avec Paris-Bercy, que l'on se rassure. L'auteur, qui vit dans la capitale, et qui a quelques moyens, loue une grande maison dans un village du Cher, où il passe une

bonne part de son temps. D'ordinaire, l'on sous-titre «récit» une histoire dont on veut signaler qu'elle n'est pas inventée. Dans le cas présent, il s'agit plus précisément d'une collection d'historiettes, dépassant rarement la longueur d'une page. Parmi les anecdotes se glissent une brève de comptoir, un récit de rêve, une méditation, autant d'esquisses légères, et le grand défaut de ce petit livre est d'être aussi court, 91 pages, on en voudrait plus.

*Journaux de voyage*, d'Albert Camus (Gallimard, 1978). Il s'agit d'un voyage aux Etats-Unis, de mars à mai 1946, et d'un autre en Amérique du Sud (Brésil, Uruguay, Argentine, Chili) de juin à août 1949. Les deux fois, il a la crève et ça ne va pas. Il se fait chier au Brésil, ce doit être pour ça qu'on ne parle jamais de son séjour là-bas. C'est intéressant et pas extraordinaire. La partie Brésil est pleine de fautes d'orthographe dans les noms propres et les mots portugais. L'établissement et annotateur du texte, Roger Quilliot, semble largué. Dans une note à la page 121, il nous explique qu'une once est un «animal qui se rapproche du guépard et de la panthère», c'est-à-dire d'animaux qui n'existent pas en Amérique, alors qu'une *onça*, au Brésil, c'est tout simplement un jaguar. Mon passage préféré est le compte rendu, le 16 juillet 1949, d'une séance de macumba : «Il est 2 h du matin. La chaleur, la poussière et la fumée des cigares, l'odeur humaine, rendent l'air irrespirable. Je sors, chancelant moi-même, et enfin respire avec délice l'air frais. J'aime la nuit et le ciel, plus que les dieux des hommes.»

En 1916, à l'occasion du troisième centenaire de la mort de Cervantes, l'homme de lettres péruvien Ventura García Calderón adressa aux écrivains français, dont certains étaient sur le front, le questionnaire suivant : «1) Avez-vous lu, dans votre jeunesse, le *Don Quichotte*? Quels sont vos souvenirs de cette lecture? 2) Quel est pour vous le symbolisme de *Don Quichotte*? 3) Le héros espagnol est-il aussi, en quelque sorte, un chevalier français?» Il en obtint près de soixante réponses, qui parurent en espagnol dans le journal madrilène *El Imparcial*. Un mois plus tard, le texte original des réponses fut publié en France, par le Centre d'Etudes Franco-Hispaniques de l'Université de Paris, dans un recueil d'une centaine de pages, intitulé *Une enquête littéraire : Don Quichotte à Paris et dans les tranchées*. J'ai eu l'occasion de feuilleter ce petit livre devenu introuvable, qui vaudrait peut-être la réédition. On me signale toutefois que les réponses de certains participants, comme Guillaume Apollinaire et Léon Bloy, figurent dans leurs œuvres complètes respectives.

Ce n'est pas un petit travail, qu'a accompli Sylvain Gérard en publiant un exceptionnel n° 7 de sa revue *L'horreur est humaine*, lequel est une copieuse anthologie internationale de bandes dessinées d'aujourd'hui (426 pages, 38 euros, chez SG, 26 rue du Tapis Vert, il paraît que c'est la même où habitent les parents à Baudouin, 79500 Melle). Le directeur m'avait fait l'honneur de me confier la préface (cf 19 VII 2002), bien que je ne sois pas expert des actualités de ce domaine, et que je n'aie eu qu'une vague idée du sommaire. Tout ne me passionne pas, mais j'ai le plaisir de retrouver là quelques maîtres que je connaissais déjà plus ou moins, et de découvrir quelques autres, en particulier l'Américain Chris Lanier. J'avais aimé jadis quelques planches de Lolmède, il y en a ici aussi, des anecdotes de sa vie quotidienne, dont le choix et le ton me plaisent. Mon principal pourvoyeur en bonnes lectures, monsieur Daniel B de Sainte-Foy-la-Grande, a été en mesure de me prêter plusieurs numéros de la revue personnelle de Lolmède, *Extraits naturels de carnets*, datant du milieu des années 90, maintenant rééditée en quelques volumes par La Comédie Illustrée. Ces carnets comprennent différents exercices, comme des chroniques musicales, ou des mises en images de textes (de Topor, Brassens) mais surtout de petites histoires et anecdotes autobiographiques, qui ont ma préférence.

François Julien-Labruyère. *L'alambic de Charentes* (Le Croît vif, 1989, 380 p). Le catalogue de l'éditeur, qui décrit l'ouvrage comme «l'histoire culturelle du pays charentais», pourrait induire en erreur un acheteur mal prévenu. Il s'agit en fait d'une dissertation, du reste fort savante, sur les mécanismes de l'érudition locale dans la région, principalement aux XIXe et XXe siècles. La lecture n'est pas de tout repos, car la rédaction marque une certaine propension au sinueux, voire au touffu, et comme en outre l'intitulé mystérieux des chapitres ne renseigne que de façon très oblique sur leur contenu, nous dirons que l'ouvrage s'adresse à ce que les libraires appellent pudiquement un «public motivé». Le trésor, le véritable régal se trouve en annexe, sous les espèces d'un copieux Index biographique, de plus de 80 pages bien tassées, qui recense des centaines de Charentais notables à un titre ou à un autre. Je l'ai siroté

pendant des semaines, à petites gorgées vespérales. Mon grand plaisir aura été d'y trouver signalée l'existence, non des grands héros comme Samuel Champlain ou René Caillié, mais des innombrables personnages méconnus, riches ou pauvres, qui auront donné une belle part de leur temps à retaper des ruines, à inventorier des sites, à constituer des collections ou à rédiger des monographies. C'est un sujet de réconfort, et avouons-le de fierté. Quelle belle province, tout de même !

Feuilleté *Le vagabond solitaire*, de Jack Kerouac. Bof.

Des quarante-deux chapitres du *Voyage autour de ma chambre*, par Xavier de Maistre (1794), les deux que je relis avec le plus grand plaisir sont sans doute le quatrième et le cinquième, celui du fauteuil et celui du lit.

Marc-Edouard Nabe. *Une lueur d'espoir* (Monaco : Editions du Rocher, fin 2001, 152 p). Ce petit livre au ton alerte, égayé de jeux de mots bien trouvés, n'ennuie pas par le style. Mais les idées qu'il expose sur les attentats du 11 septembre me semblent consternantes. L'auteur a beau émettre habilement quelques réserves quant au terrorisme, il ne s'en déclare pas moins «totalelement d'accord avec ceux qui nuisent au système pseudo-démocratique occidental» (p 65), soit avec «ceux qui ont donné leur vie pour la destruction de la connerie» (p 117), et qui sont donc probablement des modèles d'intelligence et de lucidité. Partant du principe commode que «la caractéristique des Américains est que tous les clichés qu'on colporte sur leur compte sont justes» (p 70), Nabe étale à longueur de pages les sophismes haineux les plus répandus. Haro sur les Américains, qui «ont fait énormément de mal» (p 67), contrairement aux non-Américains, qui n'en font pas, ou alors pas énormément. Et haro sur les Occidentaux en général, à qui «des milliards d'hommes ont des raisons supervalables d'en vouloir» (p 130), et qui n'ont eux-mêmes rien à se reprocher. L'on voit ainsi que cet ouvrage peut convenir à l'esprit étroit d'un large public. Nabe aurait pu faire plus fin.

Daniel Oster. *Rangements*. POL 2001. Un ouvrage dont le titre ne laisse pas supposer à quel point le contenu est bordélique. C'est un mélange inextricable de fragments de journaux et d'essais, de présent et de passé, de fiction et de réalité. Je n'aime pas cette salade. Ni les imprécisions : l'auteur estime tantôt avoir «lu environ 3 à 4000 livres», un peu plus loin «5 à 6000». Ni les outrances : de ce que la frontière entre autobiographie et fiction soit parfois floue, Oster se croit permis de déduire qu'«il y a plus de fiction dans le journal d'Amiel ou de Bloy que dans *Les trois mousquetaires*», ce qui est tout de même pousser le bouchon un peu trop loin. Mais ce livre est immédiatement posthume, celui qui l'a composé se savait moribond, et l'on est touché de certains traits, telle cette déclaration : «Si je guéris, j'irai à la pêche à la ligne. Mais sans ligne. Je resterai assis et regarderai l'eau.»

Un ami, d'un naturel emporté, m'envoie quelques pages de Palissot (1730-1814) pour me convaincre que cet adversaire des Lumières était un triste sire. J'y trouve au contraire plusieurs phrases qui attirent ma sympathie. Ses flèches contre les écrivains abscons, par exemple («Je l'ai lu, je ne l'entends point, je doute qu'il s'entende lui-même, il m'ennuie.») Ou encore, cette jolie façon de terminer une lettre : «Adieu, Monsieur, souvenez-vous quelquefois de mon attachement...»

Georges Perec. *L'infra-ordinaire* (Seuil, 1989). Recueil posthume de textes tirés de l'observation de la vie quotidienne. Un listeur convaincu comme moi ne crachera certes pas sur les bons conseils de Perec («Décrivez votre rue... Faites l'inventaire de vos poches...»). Mais une fois de plus je ne peux que constater l'écart entre l'ingéniosité des idées et la relative fadeur des productions qu'elles ont engendrées.

Jean Sévillia. *Historiquement correct : pour en finir avec le passé unique* (Perrin, 2003). Dans ce copieux volume (453 p) l'auteur, journaliste au *Figaro Magazine*, examine dix-huit points de l'histoire française et internationale, des Croisades à la guerre d'Algérie, et dénonce la falsification qui en est faite dans les programmes scolaires, les discours officiels et la propagande médiatique. Le ton est polémique mais clair et mesuré, la démarche scrupuleuse, les références précises. C'est un ouvrage salutaire.

*La gazette Utopia cinémas*, n° 37, du 9 avril au 13 mai 2003. Les salles Utopia forment, paraît-il, une petite chaîne, dispersée dans quelques villes. Cette entreprise libérale, quoique d'inspiration gauchiste, semble prospère. La gazette présente le programme, et se compose essentiellement de publi-reportages anonymes, vantant les mérites des œuvres diffusées. Pour des raisons qui

m'échappent, mais qui ne tiennent visiblement pas à la recherche de la commodité, la publication est divisée en deux parties disposées tête-bêche et les pages ne sont pas numérotées. Ce qui ressemble à un éditorial rapporte quelques récents aléas du métier des gauchos-capitalistes, le cinéma ayant failli devoir fermer, successivement à cause d'une panne d'électricité, puis de l'investissement des locaux par des émigrés kurdes qui entendaient s'installer sur place pour faire leurs réclamations. Mais enfin les humanistes sont parvenus, «le cœur serré», à renvoyer les intrus vers d'autres directions, et la petite entreprise n'a pas connu la crise.

*Flight of the condor* (Miami, 2003) ressemble à un livre pour enfants : une reliure à ressort, quelque 28 pages cartonnées non numérotées, celles de gauche remplies d'un dessin aux crayons de couleur, celles de droite ne portant qu'un court texte, d'une ou deux phrases écrites en grosses lettres. Le regard calme des personnages et les tons pastel accentuent cette impression. Mais les faits rapportés, qui correspondraient à de réels faits divers, n'ont rien de féérique : un désaxé jette son matelas par la fenêtre, met le feu à son canapé, etc. Ce petit ouvrage m'impressionne. L'auteur du récit et des illustrations, Neil Whitacre, m'est inconnu.

Juillet 2003. Une petite joie, mêlée toutefois d'inquiétude, me vient environ deux fois le mois, quand je reçois le relevé de mon compte-chèques postal. Cela ne tient pas à l'état de ma fortune, je suis assez prudent pour n'avoir de surprise. C'est une qualité physique du document, qui me frappe. Jadis on imprimait les relevés sur du papier prédécoupé. Le bord de chaque feuille, en haut et en bas, portait la marque des pointillés suivant lesquels on l'avait détachée. Or depuis des années ces bulletins sont toujours imprimés sur du papier prédécoupé, mais maintenant coupés au massicot, le coup de lame tombant rarement sur les pointillés rend la chose manifeste. J'imagine pourtant que ces perforations, désormais inutiles, ont un coût. Je ne sais quel prodige administratif explique une telle absurdité, ni s'il en va de même dans les autres provinces.

Je me souviens que la surpopulation était un sérieux problème, il y a quelque trente ans. Les experts se succédaient, dans le poste et dans les journaux, annonçant l'imminente cata. Depuis lors la population mondiale a paraît-il doublé, ce qui n'est déjà pas un petit prodige, cependant que la pollution et la famine font des ravages sans précédent, et que les réserves naturelles s'épuisent à vue d'œil, mais la surpopulation n'est plus un problème, si j'en juge par le silence général qui règne sur le sujet. Consultant saint Google, je ne trouve que deux trois grognons d'extrême droite, que la chose inquiète. Pour le reste, on ne déplore que la surpopulation des détenus, ainsi que celle des chiens, des chats, des pigeons, des cerfs et des oies des neiges.

A la Croix, la colonelle vient m'inviter à un pot pour samedi. Ce ne sera pas un apéro mais un goûter, à 5 heures, car son mari, ces temps-ci, n'est pas bien. Pour expliquer que c'est ce qui les arrange le mieux, ou les dérange le moins, elle a cette formule incroyable : «C'est ce qui nous dérange le mieux.»

Les routes de ma campagne sont tapissées d'affiches réclamant la libération de José Bové. Ça marche : la colle n'a pas fini de sécher, qu'il est déjà sorti. Je reste sidéré par le culot hypocrite du slogan : «Aucun syndicaliste en prison», comme si c'était à cause de cette qualité, et non parce qu'il a commis des actes illégaux, que l'homme aux grosses idées s'est retrouvé à l'ombre.

Accroupi sous les fusains, j'arrache du lierre sur le sol. Je sursaute quand une pierre se met à bouger sous mes doigts. C'est un énorme crapaud.

Chacun sa croix. Moi, ma croix, c'est la Croix-Comtesse. J'y viens quand je le peux, me plonger dans l'angoisse agricole, comme pour faire pénitence.

Je me demande comment l'émission intelligente de Patrice Gélinet peut continuer d'exister sur France Inter.

Au volant parmi les campagnes, cherchant une radio supportable, je tombe sur une station chrétienne. J'écoute. Une voix inconnue narre la vie d'un saint. Quel dépaysement, me dis-je, quelle incroyable étrangeté, quelle anomalie dans la bande FM d'aujourd'hui. A un moment on évoque cet épisode : le saint, je ne sais plus qui, avait «chassé des ouvriers malhonnêtes». Des ouvriers malhonnêtes ! J'en reste rêveur. Aujourd'hui qu'un ouvrier ne peut être qu'un opprimé, donc un innocent, quel inconcevable concept !

7 août 2003. Souvenir de mes montres. Je ne me souviens pas de ma première montre, ni de l'âge que j'avais. J'avais moins besoin de l'heure que de montrer ma montre. On était un peu grand quand on en avait une. J'en prenais soin, je changeais le bracelet. J'ai eu un bracelet multicolore, en toile synthétique. S'il était trop long, on coupait le bout, on brûlait pour stopper les fils. Dans l'adolescence, je n'aimais plus trop. Le bracelet me gênait, comme les cols de chemise, les poignets, le bouton du pantalon. Je recherchais le flottement. Depuis lors j'eus ma montre en poche, une montre à bracelet sans bracelet. Je n'ai jamais réussi à m'acheter un oignon, toujours trop cher, trop grand ou trop moche. Je ne sais combien de montres j'ai eues. En tout qui sait trois quatre, pas plus. Je me souviens bien de la dernière. Elle est morte il y a plus d'un an. Je l'aimais beaucoup. Ma mère l'avait eue gratis en s'abonnant à des trucs, ou en faisant mine. Une petite montre carrée moderne, j'ai viré le bracelet. Ma mère donne volontiers. Elle m'assurait la maintenance. Fallait-il changer de pile, elle savait s'y prendre. Une fois je fus chez l'horloger, rue Sainte-Catherine. Devais-je remplacer la pile ou la montre? La montre bien sûr, jugea-t-il. Je lui dis que j'aviserai. J'interrogeai le chaman Maman. Selon elle c'était la pile. Elle avait raison, cochon de marchand. Le dessous du boîtier se mit à décrocher. Là encore le chaman savait, un bout de scotch et voilà. La montre se dégingua quand même peu à peu, mais servait toujours. Des paillettes de cristaux se détachèrent, un nuage noir se forma vers deux heures. C'était moins commode, mais c'était ma montre. Son aspect déchu m'a peut-être aidé, un soir de froid. Je traversais une place déserte, un vaurien vint me demander l'heure, une bouteille cassée à la main. Je ne me suis pas fait dépouiller. Cette montre m'a fait des années. La dernière fois qu'elle a rendu l'âme, je ne l'ai pas ressuscitée. J'avais déjà le portable, maintenant c'est lui qui sert.

Sans doute par la faute de mon intempérance, j'ai encore la boyasse qui se répand, j'invoque saint Smecta, je réfléchis et je prie.

Avec cela de belles nuits. Lors d'une insomnie, grand ciel morcelé de petits nuages lumineux, et la lune dérivant au beau milieu.

D'après ce que j'entends à la radio, nombre de sportifs commencent leurs phrases, contre toute vraisemblance, par les mots « je pense... »

Septembre 2003. Pour la première fois depuis quelques années, je suis sans travail, pendant un mois. Me retrouver au chômage n'a jamais été tout à fait une mauvaise nouvelle pour moi. Il me désoblige quelque peu, certes, de voir que mes maîtres ne font pas grand cas de ma condition, mais je redoute surtout d'avoir à accomplir les humiliantes démarches du «demandeur d'emploi». Pour y échapper, j'ai envisagé de renoncer aux indemnités, sans doute pas énormes, auxquelles j'ai «droit», mais des proches m'en ont dissuadé. Du temps que je chômais chaque été, je devais suivre ce parcours absurde : aller à l'Assedic, c'est-à-dire au fin fond des quartiers nord puisque j'habitais alors Bordeaux, pour m'y faire notifier officiellement que je n'avais droit à rien, et que je devais retourner réclamer mon dû auprès de mon employeur, après m'être inscrit entre-temps à l'Anpe. Le système n'a pas changé, semble-t-il, mais les lieux. Maintenant que je vis à Talence, «mon» Assedic est à Villenave, «mon» Anpe à Bègles. Lundi 1<sup>er</sup>, donc, tentative d'approche de l'Assedic. Un groupe de jeunes gens fait la queue pour seulement pénétrer dans le bâtiment. Devant ce spectacle d'horreur, j'embraye et prends la fuite. Le lendemain, ayant rassemblé mes forces psychiques, j'y retourne et m'y colle. Je m'agglutine à la petite masse populaire qui attend debout entre la porte d'entrée et le bureau d'accueil, au milieu d'affiches bêtes et multicolores comme des publicités. Bref je me fais l'Assedic. Et le mercredi 3, sur ma bonne lancée, j'attaque l'Anpe. Un ticket m'indique mon numéro d'ordre et m'annonce 17 minutes d'attente. En fait je poireaute une heure et quart avant d'avoir un «entretien» parfaitement inutile avec un «conseiller». Pour tuer le temps, entre deux pages de Dávila, je lis des annonces sur les panneaux. Certaines, imprimées le matin même en caractères à demi effacés, offrent des emplois pour le mois dernier.

Un moment de grâce à la Croix (où je suis retourné chômer dans la verdure), ils ne sont pas si nombreux. Ce matin je m'occupe à traduire. Dans mon dos la cheminée s'est éteinte, mais je reçois maintenant un rayon de soleil. La camionnette jaune passe, et je m'interromps pour aller voir. Deux lettres, mazette, grosses chacune d'un chèque de 10 euros, pour mes *Etudes*. Et voilà que par hasard, dans le dictionnaire d'espagnol resté ouvert sur la table, mes yeux tombent sur cette définition énigmatique : «USCOQUE, adj et n : uscoque, uskok,

Serbe qui s'en allait». Heureux augures, en quelques minutes, je reçois du père, et j'apprends que lorsqu'on veut parler d'un «Serbe qui s'en allait», le mot *uskok* suffit.

Réponse à une enquête de Melinda Fries, de Chicago, sur le thème « *Recommended reading : send a list of 10 books other people should read* ». J'indique ceux-ci :

- Hans Staden, *Warhaftige Historia*.
- Olivier de Serres, *Théâtre d'agriculture*.
- Thomas de Quincey, *Confessions of an English opium eater*.
- Céline, *Mea culpa*.
- Général W Anders, *Katyn*.
- Claude Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*.
- Ernst Jünger, *Subtile Jagden*.
- Albert Caraco, *Ma confession*.
- Nicolás Gómez Dávila, *Escolios a un texto implícito*.
- Derek Jarman's *garden*.

De retour à Talence, j'appelle le secrétariat de mes maîtres pour me rencarder sur mes indemnités du mois. L'on m'apprend que le système a changé, qu'elles doivent m'être versées par l'Assedic, laquelle se serait donc trompée au début du mois en me notifiant son refus. Diable. Retour à la case Assedic, où j'arrive 5 minutes avant la fermeture. L'ambiance est toujours aussi exquise : poireautage debout entre la porte et le guichet, sans file ordonnée, sans numéro d'attente (on n'en a un qu'après). Je suis l'avant-dernier. Avec mon habileté coutumière, je réussis à me faire doubler par l'unique Nègresse que je précédais. Bref, on finit par me recevoir, on reconnaît que l'on s'est gouré, et on m'annonce triomphalement que je serai indemnisé à partir du 13 octobre. Comme je dois rembaucher dès le 1<sup>er</sup>, cela veut dire que je ne toucherai pas un rond pour septembre, et qu'après avoir hésité, j'aurai accompli toutes ces démarches en pure perte de temps. Je remercie le Seigneur de cette leçon d'humilité, qui m'aide à me perfectionner.

Le supplément littéraire du *Monde*, comme du reste le quotidien lui-même, est imbibé d'un humanisme épais, qui sans cesse le porte à faire cas des plus accablantes sottises. J'en prends de plus en plus rarement connaissance, mais je suis tombé l'autre jour sur la page entière où l'on recueillait, pour saluer la parution d'un nouveau chef d'œuvre, les propos de Raoul Vaneigem, farouche révolutionnaire qui n'a «jamais cessé de vouloir détruire cette société de profit qu'(il) exècre», vous voyez le genre. Il serait vain, et trop long, de rapporter ici la cataracte d'âneries, qu'il débite à une cadence étourdissante. Le sommet me semble atteint dans l'affirmation que « la maladie, la mort sont l'effet d'une vie absente, non d'une malédiction ontologique ». Je lis aussi ces balivernes selon lesquelles ce serait l'architecture des banlieues qui y susciterait la délinquance. Je pense, après en avoir eu longtemps l'expérience, qu'il n'en est rien. Ce n'est pas leur laideur qui rend ces immeubles invivables mais la vilénie de certains habitants. Que l'on transporte les crétins où l'on voudra, ils mettront partout le souk.

Pris d'une curiosité subite, je me suis jeté avec impatience sur le théâtre d'Eschyle, dont seulement sept tragédies nous sont parvenues. Mais après m'être tapé, non sans effort, le texte pourtant bref des *Suppliantes* et des *Perses*, l'ennui m'a commandé d'arrêter.

Point de consolation avec Bloy. J'ai acheté chez Mollat son *Exégèse des lieux communs*, en m'amusant de songer que je rendais service à la librairie, où le volume de la défunte collection Idées Gallimard, achevé d'imprimer en juillet 1973, prenait la poussière depuis un bail. L'auteur, paraît-il, s'est ennuyé à composer cet ouvrage, et je me suis ennuyé à seulement le feuilleter. Sa haine fixe du «Bourgeois» peut amuser, elle me laisse perplexe, et ces dissertations me sont indigestes.

Novembre 2003. Il y a pire que de n'avoir pas de courrier, il y a de recevoir *MAIF infos*, ou bien *MGEN 33*, bulletin de la section de la Gironde, ou encore *Vies de famille*, le magazine de votre CAF. Horribles et inutiles, en couleurs, payés avec notre père.

Certains soirs de solitude et de flemme, il m'arrive de téléphoner pour une pizza. La gargote que j'appelle en général ne propose que deux catégories de taille, la «normale» et la «grande». Or il se trouve que parmi les différentes

recettes, mes faveurs vont à celle que l'on nomme la «Spéciale». Et je ne me lasse pas de commander une «normale spéciale» ou une «spéciale normale».

On me passe le même jour deux journaux de vedettes de la capitale, *L'Imbécile de Paris* n°5 et *La Vérité* n°1. Le premier est le plus dodu et le plus coloré. Il y a quelques dessins pas mal, quelques nullités aussi, quant aux textes je n'ai réussi à en lire aucun au-delà de quelques lignes sans avoir envie de dormir. La seconde au contraire est plus fine et nerveuse, toute de culot et de punch. Il faut dire qu'avec rien moins que Pound comme éditorialiste, Vuillemin comme dessinateur, le détenu Carlos comme «chroniqueur littéraire» et «analyste politique», et Nabe en maître d'œuvre, cela ne pouvait que faire des étincelles. Je n'ai pas compris pourquoi Nabe présente comme une «révélation» le fait qu'il ait côtoyé l'adjudant Chanal, puisqu'il l'avait déjà dit dans son Journal en août 1988, et ce nouveau témoignage, plus détaillé, n'en est pas moins pittoresque. Son analyse de la politique internationale me convainc moins que celle de l'affaire Cantat. Qui d'autre, depuis des mois que cela a commencé, a eu la lucidité cruelle d'estimer que «le premier drame de toute cette affaire, c'est qu'il y ait eu en France des millions de cons pour adorer ce chanteur inepte et son groupe de débiles»?

Décembre 2003. Je trouve au supermarché une bière australienne, la Foster's. Sur l'étiquette figure, dans un encadrement doré, la silhouette rouge d'un kangourou. Dans son dos, le fond bleu sombre est percé de cinq points blancs. Il m'a fallu un moment avant de réaliser que cela représente la Croix du Sud, une belle petite constellation australe qui n'apparaît jamais dans le ciel de nos latitudes. Miracle de la mondialisation : l'on peut rêvasser sur la Croix du Sud en s'envoyant simplement une canette.

Janvier 2004. Alain de Benoist, *Dernière année : notes pour conclure le siècle* (L'Age d'Homme, 2001, 301 p). Ce bon livre est un journal de l'année 1999 (qu'A de B tenait, à mon sens à tort, pour la dernière du siècle). Un journal peu intime, dans lequel l'auteur parle surtout de sa vie intellectuelle : ses lectures, ses réactions, ses rencontres etc. Ce parti pris valable me rappelle celui des carnets d'André Blanchard, et je note dans les deux cas que l'ouvrage tient quand même une part de son charme des rares points de vue offerts sur la vie quotidienne concrète : ici les matinées consacrées à la lecture de la presse et du courrier, l'organisation pour envoyer ses 600 cartes de vœux, etc. Sans douter que de Benoist soit un grand lecteur, j'ai du mal à croire que sa bibliothèque compte réellement 170 000 livres (p 26, coquille?). J'aime et partage son auto-définition comme «bibliographomane» (p 291). Je partage aussi son peu de goût pour le football, pour *Le Canard enchaîné*, ou pour l'usage français de placer la table des matières en fin de volume. J'ai du mal à comprendre certains de ses penchants : il n'a «jamais pu terminer *Cent ans de solitude*» (alors que García Márquez est un des rares romanciers que je sois parvenu à lire), il a de la sympathie pour *La cérémonie* de Chabrol et pour le président vénézuélien Chávez (qui m'horrifient). J'ai apprécié, parmi bien d'autres analyses, la suivante, qui peut surprendre chez un penseur aux accents volontiers tiers-mondistes : «Comment peut-on dire que toutes les cultures se valent si l'on reconnaît en même temps qu'il n'y en a qu'une qui soit capable de se remettre elle-même en cause ? ... la dénonciation de l'eurocentrisme n'atteste-t-elle pas à elle seule la supériorité de la culture occidentale dans l'ordre de l'autocritique ? ... la supériorité de la culture occidentale ne résiderait-elle pas dans sa capacité à ne pas s'estimer supérieure?» (p 129). L'auteur manifeste un goût sûr dans le choix de bonnes citations. Que l'on me permette de resservir ici celle de Yourcenar : «L'amour est un châtement. Nous sommes punis de n'avoir pas su rester seuls» (p 18), celle de Berl : «J'écris pour savoir ce que je pense» (p 44) et celle de Céline (à Mauriac) : «Dieu c'est un truc pour penser mieux à soi-même et pour ne pas penser aux hommes, pour déserrer en somme superbement» (p 80).

Costes : *l'art criminel*, par Jérôme Noirez (Editions Faméliques, 2000, 91 p). Ce n'est pas mal écrit, mais le ton partisan hargneux me gonfle, c'est un livre militant, très peu documentaire, où donc on n'apprend guère. Restent les beaux dessins bizarres d'Anne van der Linden, et quelques photos. Je vois que le Costes est bien fichu, pas un pet de graisse. Je l'avais connu par le courrier dans les années 80, l'époque de Costes-Cassettes. J'avais eu quelques échanges avec sa revue *La Vache bigarrée*. Puis je l'ai perdu de vue, l'écho de ses performances bruyantes et scatos ne m'attirait pas, moi qui ai déjà du mal à sortir où que ce soit. Dans les dernières années 90, Anne m'a envoyé une vidéo de lui, *Saül?*, j'ai mis plus d'un an, peut-être deux ou trois, avant d'avoir l'occasion de la regarder, mais ce n'était pas mal, beaucoup plus sobre que je n'attendais. Vers la même époque, j'ai beaucoup ri en lisant dans son livre avec Bruno Richard sa présentation sur la couverture, et les textes des chansons où il se foutait de la gueule des rappeurs. J'aime en lui l'écrivain sauvage, au style pas du tout poli, mais plein de trouvailles réussies. La revue d'Angers *Cancer !* lui accorde une chronique. Dans le n° 8, d'octobre 2003, la plus belle page est sans doute celle où Costes rapporte sa rencontre, nu dans la neige, un soir, dans un terrain vague de Dunkerque, avec le Christ.

Gripari, *Reflets et réflexes* (L'Age d'Homme, 1983, 101 p). Des dix-huit textes rassemblés dans cet ouvrage, deux sont des essais (dont un «Pour la peine de mort»), trois sont des réponses à des questionnaires, tous les autres sont des recueils d'aphorismes sur divers sujets (plaisanteries, critique littéraire et d'art, morale, religion, politique etc), dans lesquels on peut savourer un ton tranchant d'allure davillienne. Pierre Gripari (1925-1990), resté connu principalement comme auteur pour la jeunesse, fut un cas très rare d'écrivain de la fin du XXe siècle se présentant lui-même comme «fasciste». Il en donne à un moment cette définition en creux : «Un fasciste, c'est quelqu'un qui ne croit pas au socialisme et ne fait pas semblant de croire à la démocratie» (p 91). Il en donne aussi une de l'anarchisme : « cela commence par *Je fais ce que je veux*, et cela se termine par *Vous ferez ce que je veux*» (p 84). Il fait des observations lucides et cyniques, telle : «Les Asiatiques et les Africains ont choisi d'être exploités plus féroceement, mais par des gens de leur couleur, plutôt que de l'être moins, mais par des étrangers» (p 87).

Hallier, *L'honneur perdu de François Mitterrand* (Rocher / Belles Lettres,

1996, 189 p). La personnalité de Jean-Edern Hallier (1936-1997), comme son écriture, séduisent plus par leur extravagance altière, que par leur fausse profondeur. Ce pamphlet divertissant, et probablement bien renseigné, révèle quelques secrets d'un intérêt discutable, et nous sert quelques portraits plaisants, tel celui où le président a «ses doigts courts plantés dans son croissant jusqu'à la deuxième phalange». J'ai du mal à juger le style. Il y a des faiblesses, comme de nous repasser une bonne demi-douzaine de fois le néologisme pourtant pas extraordinaire «mitterrandouteux». Quant aux belles formules, on hésite à les louer, quand on a repéré que certaines des meilleures ont été piquées chez d'autres, par l'auteur qui cependant déclare mépriser les «plagiaires» (p 106). Par exemple, l'idée que le peuple a besoin «qu'on le foute pendant dix ans au pain sec et à l'eau» (p 4) ou celle que la religion est une «pauvre légende aux abois» (p 26) proviennent directement des *Bagatelles* de Céline.

Nos étudiants étudient l'Inquisition avec des instruments comme l'*Historia de la inquisición española* d'Henry Charles Lea (1983, traduit de l'anglais). Il y a trois volumes de 898, 796 et 1066 pages, soit au total plus de 2700 pages d'inquisition sur l'Inquisition. Je regarde dans l'index, long de soixante pages, si l'on y mentionne Joseph de Maistre. Il apparaît une seule fois. Je consulte la page en question. Il y est expédié d'un trait de plume : «Joseph de Maistre, profondément ignorant de la nature de l'Inquisition, a lancé la théorie selon laquelle elle fut un simple instrument politique.» Point final. Quelle est la référence de l'ouvrage de Maistre auquel se reporter pour juger de cette «profonde ignorance», on ne pense pas à l'indiquer. Dommage. Figure-t-il dans la bibliographie ? Il n'y a pas de bibliographie. Il y a seulement des notes bibliographiques dispersées çà et là, aucune sur Maistre. C'est le lecteur de cette énorme bouse qui sera maintenu dans la profonde ignorance de ce que de Maistre avait à dire.

De la trentaine de poésies de frère Louis de Léon, la seule que je relise vraiment avec plaisir est sa bucolique «*Vida retirada*», en particulier quand l'auteur se présente chantant, étendu à l'ombre, «*tendido yo a la sombra... A la sombra tendido...*».

J'avais évoqué dans quelques pages de mon *Journal documentaire*, au mois d'octobre 2001, le canular littéraire de Ronceraille, écrivain supposé né à Saint-Jean-d'Angély en 1941 et mort dans les Alpes en 1973, en fait personnage inventé par le critique littéraire Claude Bonnefoy, qui lui avait consacré le centième volume de la collection *Ecrivains de toujours* (Seuil, 1978). Quelques échos me sont parvenus depuis lors. Tout d'abord deux courriers du journaliste Gilles Lapouge et deux autres de l'éditeur François Julien-Labryère. De Gilles Lapouge, Paris, le 3 avril 2002 : «Oui, j'ai bien connu, non point Ronceraille qui n'exista guère, mais Claude Bonnefoy, qui fut un excellent journaliste aux *Nouvelles littéraires*, puis à la *Quinzaine* où je l'ai rencontré. Il avait écrit cet ouvrage pour La Table Ronde, amusement de lettré, manière aussi de brocarder certaines manies de la critique des théoriciens de l'avant-garde. Pour je ne sais quel motif, La Table Ronde n'a plus voulu de ce manuscrit. Bonnefoy l'a alors proposé au Seuil, ce qui l'a obligé à ajouter à son texte un ensemble graphique. C'est alors qu'il m'a demandé ma tête, car j'étais à l'époque avec Pivot aux Guillemets et nous avions imaginé une fausse photo de cette émission. Tout cela dans l'extrême bonne humeur et un peu de puérilité – bonne chose. Vous observerez que ce texte porte le numéro Cent de la collection – «cent» peut sans doute se lire «sans», en somme «néant» (mais je ne crois pas que le Seuil ait pensé à ça). Un souvenir : dans je ne sais plus quelle librairie, quand le représentant du Seuil vient décliner ses prochaines parutions des *Ecrivains de toujours*, il y avait deux titres, *Bataille* (n° 99 ou 101, je ne sais plus) et *Ronceraille* (n° 100). Le libraire contemple la liste, hoche la tête et dit (c'est Bonnefoy qui me l'a rapporté) : «Ronceraille, pas de problème pour le vendre, mais ce *Bataille*...» Bonnefoy est mort quelques années plus tard. Je l'aimais beaucoup.»

Du même, Paris, le 16 août 2002 : «Malheureusement, j'ignore pourquoi Ronceraille est né à Saint-Jean d'Angély. Peut-être sa femme aurait-elle quelque souvenir mais je ne sais où elle habite. Si par hasard je trouve une piste, je vous le dirai.»

De François Julien-Labryère, Nanterre, le 18 novembre 2002 : «La supercherie de Ronceraille – fameuse car bien ciblée, en mêlant à la fois esprit des Charentes et tics de l'avant-garde littéraire du temps, est purement une idée de Bonnefoy,

alors qu'il était tombé en panne à St-Jean d'Y. Il revenait de La Rochelle où habitait sa femme. Quant au Seuil, il était alors dirigé par Paul Flamand, originaire d'Aigre!»

Du même, Versailles, peu après : «Concernant Ronceraille, je ne connais que mon *Alambic de Charentes* pour en faire mention à plusieurs reprises (...) Flamand et Mme Bonnefoy, Charentais pur beurre. C'est Flamand qui a eu l'idée d'une supercherie pour le n° 100 et c'est après une panne à St Jean que Bonnefoy lui a proposé l'idée.»

Je dois par ailleurs à l'attention de mes amis Daniel Baudouin et Michel Braud les informations bibliographiques suivantes :

- il a paru dans *Poétique* n° 63, en septembre 1985, p 341-343, une note d'un certain Albert Nozal, «Je suis inquiet», sur M R.

- Jean-François Jeandillou consacre à M R un chapitre de son ouvrage *Supercherie littéraires : la vie et l'œuvre des auteurs supposés* (Nouvelle édition, Droz, 2001, p 417-430).

- aux pages 112-113 de ses *Rangements* (P.O.L., 2001), Daniel Oster mentionne un certain Roger Blondel comme ayant été «le père de Claude Bonnefoy». Selon les bibliographies que j'ai pu consulter, cet homme, en réalité nommé René Bonnefoy, aurait publié dans les années 50 et 60 des traductions de l'anglais sous le pseudonyme de Roger Blondel, puis, dans les années 70, quelques romans sous le même pseudonyme et sous celui de B.R. Bruss (=Blondel-Roger Bruss). Cela ne nous éclaire pas plus sur le cas Ronceraille, mais nous indique que la supercherie littéraire semble avoir été une tradition familiale chez les Bonnefoy.

*Poèmes élégiaques*, de Théognis, (Les Belles Lettres, 1975). C'était semble-t-il un noble grec du VI<sup>e</sup> siècle, qu'une guerre civile ruina et contraignit à l'exil, d'où il chanta son amertume, son goût du vin et des garçons, ses préceptes moraux. Son œuvre complète connue se limite aux 1388 vers retranscrits dans ce volume. N'étant pas helléniste, je ne peux goûter qu'à travers la traduction en prose française les accents de son moralisme sensuel.

Le 16. Entendu ma première grive musicienne de l'année, sur le parking d'Intermarché à Talence.

Ne sont-ce pas les mêmes, ou leurs semblables, qui naguère ne pouvaient prononcer le mot d'anticommunisme sans le faire suivre de «primaire», et qui aujourd'hui ne peuvent prononcer celui de libéralisme sans le faire précéder d'«ultra»?

Le 17. Le mois dernier, un humaniste de l'université adressait un e-mail à l'ensemble du personnel, lui annonçant que des condamnés à mort au Liban risquaient d'être exécutés, et le priant de remuer ciel et terre pour empêcher ce drame. Le message remplissait quatre ou cinq écrans, mais pas une ligne ne disait quel crime avait entraîné cette peine. Ce midi, le même sujet se trouve abordé au journal de France-Culture. Je tends l'oreille, pensant obtenir enfin la réponse à la question que je m'étais posée, et qui ne me semble pas sans importance pour juger de l'affaire. Mais non. Ni la présentatrice, ni le journaliste sur place, qui prennent le temps de nous raconter bien des choses, n'ont l'idée de nous parler du fait. Je devrais avoir l'habitude de ne trouver que de la propagande là où j'attends bêtement de l'information, mais je n'arrive pas à m'y faire.

Lu et aimé *Les sirènes du bateau-loup*, les souvenirs de Jacques Dufilho, né à Bègles en 1914 (Fayard, 2003). Comme il n'est pas caché que le livre est rédigé avec un assistant, on ne peut juger du style d'écriture de Dufilho, mais on peut apprécier le style du personnage, qui ne manque pas d'allure.

Février 2004. Regardant un film de crétins, ce détail me frappe, une fois de plus, souvent le même: le chef des méchants, le vilain parrain de Miami, arbore sans cesse une croix pendue à son collier. La discrète équation «chrétien = pourri», comme par hasard.

Bruno Richard m'a fait parvenir un récent numéro de sa revue *Elles sont de sortie*. Quel numéro? Je ne saurais dire exactement. C'est le numéro 63 si je me fie à ce qui est mentionné en marge de la couverture et sur la page de garde, ou le numéro 65 si j'en crois ce qui est marqué au milieu de la couverture et au dos du volume. Un fort volume, son *Journal sale*, tome III, 365 pages et quelques. Pour faire tenir ensemble toutes ces pages, Bruno a eu une idée de génie, il a fait planter dans le bord de la liasse trois vis, tenues par des écrous. Cela tient si bien que l'ouvrage ne s'ouvre que de mauvaise grâce et se referme d'un coup dès que le lecteur relâche un peu la pression de ses mains.

C'est un livre pour lecteur musclé des doigts, un livre qu'il faut vouloir lire. Au bout d'un moment j'en ai eu tellement marre que j'ai tout dévissé, brassant dès lors comme je pouvais le paquet de feuilles volantes. Que trouve-t-on dans ce pavé, mis à part les sempiternelles litanies du style "pipi-caca-cucul-nazi-malade", les passages strictement incompréhensibles, les bonnes adresses truffées de coquilles et donc inutilisables, les pages entières recopiées dans la presse, et des listes déjà publiées vingt fois? Quelques beaux souvenirs de la jeunesse et des morts.

Lu la charmante livrette de John Burroughs, *Construire sa maison*, publiée à Bergerac par la librairie La Brèche. J'y relève en particulier cette belle réflexion de préfacier Joël Cornuault: «... la traduction est aussi une forme de contemplation.»

J'ai vu que des royalistes malicieux s'amusaient à afficher ces vers de Rimbaud, que l'on entend rarement citer:

*«Nous faisons quelquefois ce grand rêve émouvant  
de vivre simplement, ardemment, sans rien dire  
de mauvais, travaillant sous l'auguste sourire  
d'une femme qu'on aime avec un noble amour:  
et l'on travaillerait fièrement tout le jour,  
écoutant le devoir comme un clairon qui sonne.  
Et l'on se sentirait très heureux; et personne,  
oh! personne, surtout, ne nous ferait ployer!  
On aurait un fusil au-dessus du foyer...»*

(c'est extrait de: *Le forgeron*).

Une des opinions littéraires les plus connes qu'il m'ait été donné de lire ces derniers mois est celle que Dominique Meens exprime, sous le titre «Le tri, n'est-ce pas...» sur le «site de poésie» Sitaudis. Il nous explique qu'il jette tous «les machins, plaquettes, tracts littéraires, avertissements et autres» qu'il reçoit par la poste. On croit comprendre que toutes ces petites choses sont sans intérêt, et que par contre les vrais bons gros livres à dos carré méritent de ce seul fait d'être gardés, ou alors de n'être jetés qu'après mûre réflexion. Personnellement je jette aussi beaucoup de «machins» mais je n'avais pas encore remarqué que la qualité de la littérature tenait à celle de son support. Des exemples qu'il donne, comme «les listes d'oeuvres à 2 euros 63 de Lucien Suel, cocher la case» ou les «papiers bleus, rouges, verts, jaunes, cerise et j'en passe» de tel autre, exemples parmi lesquels je pourrais aussi bien figurer, témoignent d'un mépris discutable envers les micro-éditeurs. Pense-t-il vraiment qu'un écrivain est plus estimable, s'il est parvenu à se faire publier par une maison prospère? Maître Meens juge que cette production «ridicule» n'a «aucun rapport avec les samizdat». Aucun, sauf l'essentiel, quand il s'agit d'autoproduction artisanale et plus ou moins clandestine. Enfin son affirmation qu'en Equateur «les livres sont tous publiés à compte d'auteur» est un pur mensonge. Je suis bien placé pour savoir qu'au contraire la machine à subventionner, et notamment à subventionner des nullités, tourne là-bas comme ailleurs à plein régime.

J'ai mis quelques mois à lire la *Vie de Rancé*, le réformateur de la Trappe, par Chateaubriand (un peu plus de 200 pages). Plusieurs concurrents lui ont tenu compagnie sur le chevet pendant ce temps. Je le rongais lentement, par petits morceaux, il est retors et je dois dire assez soporifique dans l'ensemble, je tenais à le lire entier pour ne pas perdre la "beauté irréparable" des meilleurs moments. Ils sont enfouis dans les recoins d'un grand tableau érudit et confus, ils luisent peut-être d'autant mieux dans cette obscurité. L'auteur évoque, avec la vie du saint homme (1626-1700), le siècle où l'"on sut également bien vivre et bien parler". J'ai aimé quelques éclats grandiloquents ("J'ai vu mourir Louis XVI et Bonaparte, c'est une dérision que de vivre après cela"), quelques jolies scènes (la rencontre de l'abbé Zozime, "ce n'était point deux hommes à genoux l'un devant l'autre, c'étaient deux saints appartenant à ces visions que l'on entrevoit dans les enfoncements du ciel"), quelques beaux éclairages (la "lumière chaste, silencieuse, discrète" du clair de lune). J'ai appris que le Marais, dans Paris, avait été surnommé "le quartier des Scolies". J'aimerais voir les écrits de Rancé lui-même, il aurait laissé entre autres des *Maximes*, et un *Mémoire des dangers que j'ai courus durant ma vie, et dont je n'ai été préservé que par la bonté de Dieu*.

Mars 2004. Comme un ami gauchiste mais sympathique me l'avait suggéré, j'ai tâché de me renseigner sur le poète nicaraguayen réac Pablo Antonio Cuadra (1912-2002, la réaction conserve) dans l'internet et dans les bibliothèques. Il dirigea l'Academia Nicaraguense de la Lengua. Je n'ai trouvé qu'un seul recueil de lui, *El jaguar y la luna* (1959), une belle petite édition bien imprimée, numérotée et signée par l'auteur, de poèmes qui ne m'ont pas intéressé. PAC était royaliste, il approuva la croisade anti-communiste de Franco avant de s'avouer déçu par le franquisme, il rêvait d'une réunion des anciennes colonies espagnoles d'Amérique à l'Espagne pour reformer un grand empire hispanique, belle rêverie après tout pourquoi pas. Plutôt qu'une monarchie libérale à la Alphonse XIII, il aspirait à une véritable dictature catholique à la Isabelle de Castille, un Etat "constructif, préventif et conservateur". Il voulait intituler "Retour au cannibalisme" un article sur le communisme en Amérique. Il savait cependant observer qu'il y avait "des nullités et de première catégorie" parmi les monarchistes, il avait le goût des cultures indigènes, il éprouvait la plus grande charité pour les humbles. Le monde est ainsi fait que cet homme fut aussi l'associé de son parent et concitoyen le chrétien rouge vif Ernesto Cardenal, né en 1925. J'ai eu entre les mains les numéros 1 et 3, datant du début des années 60, de la revue que Cuadra dirigea plus de quarante ans, *El Pez y la Serpiente*. Le poisson symbolise les lacs du Nicaragua et le serpent, pour des raisons plus obscures, ses volcans. On peut y lire entre autres des poètes nord-américains de l'époque, parmi lesquels Rexroth, Merton ou Ferlinghetti, traduits par Cardenal. A trente ans passés, Cardenal voulut se faire moine et se rendit au monastère trappiste de Gethsemani, dans le Kentucky, où il resta deux ans sous la direction de Thomas Merton. Il fut toujours gauchiste et un temps ministre de la culture du gouvernement sandiniste. En feuilletant sur écran ses poèmes, je suis tombé sur sa belle *Oración por Marilyn Monroe*. Je ne sais si cette Prière a paru en français, j'en traduis ici les premières lignes:

*"Seigneur,  
reçois cette jeune femme connue dans le monde entier sous le nom de Marilyn  
Monroe,*

*bien que ce ne fût pas son vrai nom  
(mais Tu connais son vrai nom, celui de l'orpheline violée à 9 ans  
celui de la petite vendeuse qui avait voulu se tuer à 16 ans)  
et qui maintenant se présente devant Toi sans maquillage  
sans son attaché de presse  
sans photographes et sans signer d'autographes  
seule comme un astronaute devant la nuit spatiale (...)"*

Et les dernières:

*"On l'a trouvée morte dans son lit la main sur le téléphone.  
Les enquêteurs n'ont pas su qui elle allait appeler.  
Ce fut*

*comme quelqu'un qui a fait le numéro de la seule voix amie  
et n'entend que la voix enregistrée disant wrong number  
ou comme quelqu'un de blessé par les gangsters  
qui tend la main vers un téléphone débranché.*

*Seigneur:*

*qui que ce fût qu'elle allait appeler  
et qu'elle n'a pas appelé (et peut-être n'était-ce personne  
ou était-ce quelqu'un dont le numéro n'est pas dans l'annuaire de Los Angeles)  
réponds Toi-même au téléphone!"*

A Talence, dans le jardin de D vient une jolie grive ces temps-ci. Je la vois tôt le matin, c'est je suppose la musicienne que l'on entend par moments. Je la compare aux merles plus souvent là, ses mouvements sont moins vifs que les leurs et elle se nourrit d'une autre façon. Ils fouillent les feuilles mortes qu'ils font gicler à l'entour, elle saisit un escargot qu'elle va casser sur les dalles et le déchire en saccades. J'imagine que le malheureux déguste et cela contrarie ma joie.

Le hasard a placé en même temps, sur les deux tables de nuit que je fréquente en alternance, deux ouvrages semblables, deux livres du même format de poche, deux journaux modérément intimes, écrits par deux Philippe, Bouvard et Sollers. Du premier, *Journal drôle et impertinent* (1992-1996, en J'ai Lu). Le titre est assez gonflé, alors que le ton est sans prétention, et le contenu moins gonflant que je n'aurais cru. Des anecdotes, des réflexions, des bons mots. J'ai aimé son portrait de Kersauzon (p 125), ses remerciements à ses

chauffeurs (p 128), son évocation d'une ingratitude (p 139), j'ai aimé "La postérité de l'homme sans talent, sans génie: des enfants, des maisons et des arbres, qui ne lui survivront que quelques décennies" (p 291). Il m'a surpris qu'une de ses fréquentations le plus souvent citées soit celle de Hallier. Il y a un paragraphe en double p 63 et 64. Le style de Bouvard est appliqué, assez soutenu, il ne se permet pas des "c'est vrai que" à la Sollers. De celui-ci, *L'année du tigre: journal de l'année 1998* (Seuil, Points). Sollers a écrit en un an plus que Bouvard en cinq, mais il faut dire qu'il remplit sans se gêner: les trois quarts du texte sont constitués des nouvelles du jour et de citations de ses lectures, souvent sans commentaire. Les citations sont du reste excellentes, telle cette perle relevée dans le *Journal* de Claudel, en mai 1935, à propos de l'hitlérisme: "Il se crée au centre de l'Europe une espèce d'islamisme, une communauté qui fait de la conquête une espèce de devoir religieux", mais point trop n'en faut. Et quand il commente l'actualité, il ne me convainc pas beaucoup. Sa fascination va aux deux grandes affaires de cul de l'année, le scandale Clinton-Lewinsky et l'apparition du Viagra. Il n'est pas mécontent de lui: il ignore le doute, rien ne le surprend, tout lui confirme ses analyses et il suggère sans cesse au lecteur de se reporter à ses autres oeuvres. Il a la manie de mettre en italique tous les mots importants pour s'assurer que l'on pige bien la profondeur de ses propos. C'est qu'il est parfait: il est malin, il est cultivé, il est de gauche, il est contre la peine de mort et contre les "yankees". Ces derniers sont une "infection planétaire" et "qui n'en frissonne pas est fou" (un intérêt de cette lecture: moi qui ne frissonne pas, je découvre que je suis fou, ce n'est pas une petite nouvelle). Cette déclaration m'assomme: "Les Anglais, les Anglaises: plaisir de les entendre parler, au contraire des Américains et Américaines". Le monde est assez simple, en somme: Anglais = Européens = Bien, Américains = Américains = Mal. Pas plus compliqué que ça. D'autres raisonnements sonnent creux (à mes oreilles de fou): tout ce qu'il trouve à dire pour critiquer la notion d'"anarque" chez Jünger, c'est que le mot ressemble à "arnaque". Quel argument! Début novembre, le cyclone Mitch ravage le Honduras et le Nicaragua: "Morts, exodes. Ces pays, déjà très pauvres, sont ramenés trente ans en arrière. Brèves images, bien entendu: pour le Spectacle, ces populations ne comptent pas." A la fin du mois, "On apprend tout à coup que le cyclone Mitch a fait quatorze fois moins de victimes qu'on ne l'a dit. Désinformation pour rafler l'aide humanitaire." Quid du jugement sans appel sur le "spectacle"? Un point de goût que je n'arrive pas à partager est sa passion pour Picasso, lequel m'a toujours gonflé. Sollers a un calendrier avec des reproductions de Picasso et s'extasie à chaque début de mois en tournant la nouvelle page. Sinon je comprends plus volontiers les goûts de l'auteur que ses idées. J'ai bien aimé sa façon de commencer presque chaque journée par une courte phrase parfaite de sobriété sur le temps qu'il fait, ses décanillages du photographe de Benetton, du "charabia mélancolique et sourd" d'Yves Bonnefoy, de la "gourouterie" de Marguerite Duras, son beau portrait de Claudel en "papillon enfermé dans un ours". Je rêvotte en lisant son départ en vacances. Pour gagner sa résidence dans l'île de Ré, il prend à Paris le train de La Rochelle, le dimanche 5 juillet. Ce jour-là, j'étais en Zélande avec mon petit. Deux jours avant nous avions pris le train vers le nord.

Dans *Démolition avant travaux* (Laffont, 2002, puis Pocket, 2003) Philippe Meyer écrit comme il parle, c'est-à-dire, heureusement, avec un soin maniaque de la correction. C'est une chronique des élections présidentielles et législatives de 2002, suivies à la façon d'un journal tantôt heure par heure, tantôt par jour, ou par périodes plus longues, avec des analyses subtiles et mesurées. Cette lecture me ramenait au souvenir de la sacrée soirée du 21 avril. Mes principales joies furent d'assister au défilé de tronches de cake déconfitées des humanistes, et de constater que l'Histoire continuait bel et bien d'être historique, c'est-à-dire potentiellement surprenante. Moi-même je n'avais pas voté, n'étant pas réinscrit, mais l'eussé-je été que je ne l'aurais probablement pas fait non plus, par manque de motivation. Il y eut dans les semaines suivantes des épisodes lamentables, comme la dérobade de Chirac dédaignant la controverse avec le grand méchant Le Pen, et ces interminables manifestations de beaufs "anti-fascistes", défilant avec leurs marmots de cinq ans. Petit Ours Brun luttait contre le fascisme.

Dans les soirées qui ont suivi la tuerie du 11 mars à Madrid, j'ai eu l'occasion d'entendre mesdames Marie-Georges Buffet et Arlette Laguiller, amies du peuple comme chacun sait, se distinguer en estimant que l'attentat était

d'autant plus odieux qu'il touchait des prolos. Ces ignobles dindes laissent à penser que la chose eût été moins grave, si les trains n'avaient transporté que des oisifs ou des bourges. Eh bien, ce n'est pas mon avis. Le plus intolérable de cette action tient à ce qu'elle a consisté à massacrer des innocents, quelle que fût leur condition, et de plus à les massacrer par surprise, ajoutant ainsi la déloyauté à l'injustice. Je déplore aussi le vice qui pousse à rechercher systématiquement la responsabilité des actes chez d'autres que leurs auteurs. Je ne crois le premier ministre de l'Espagne démocratique "responsable" de rien du tout dans cette affaire. Toute option politique entraîne une opposition, c'est inévitable et du reste naturel, il ne s'ensuit pas que cette opposition puisse prendre légitimement n'importe quelle forme. Brel disait à un autre propos, "on fait ce qu'on peut, mais y a la manière". Car il y a des manières qui sont absolument inacceptables, quelque légitimité que l'on puisse éventuellement trouver à la cause qui les inspire ou leur sert de prétexte. J'observe en outre que les exemples ne manquent pas, où le terrorisme aveugle s'attaque à d'autres cibles qu'à l'éternel Occident omni-coupable, et j'en déduis que ces actes sont avant tout le fait d'individus pour qui de tels procédés sont une façon acceptable de "combattre", et qui aiment ça. Peut-être à cause de la précipitation, les journaux n'ont pas totalement caché que nombre de manifestants ont réclamé la peine capitale pour les auteurs de ces crimes énormes. En revanche les journalistes se sont employés à exclure la question des innombrables débats transmis dans les médias. Je le regrette, j'aurais bien aimé entendre les humanistes nous expliquer que la vermine terroriste, du seul fait de sa "dignité humaine", ne mérite pas la mort. Quelle dignité, au juste?

Tout existe et même un écrivain aussi ennuyeux que l'Argentin Julio Cortázar (1914-1984), principalement auteur de fictions, a pu composer un ouvrage vraiment amusant, en collaboration avec sa compagne Carol Dunlop, *Los astronautas de la cosmopista, o Un viaje atemporal París-Marsella* (1983, paru la même année chez Gallimard sous le titre *Les astronautas de la cosmoroute, voyage intemporel Paris-Marseille*). Le livre parodie les récits de voyages scientifiques en rapportant "l'expédition" menée par le couple au long de l'autoroute Paris-Marseille dans un combi Volkswagen, du 23 mai au 23 juin 1982. La mission consistait à explorer systématiquement, l'une après l'autre, les 65 aires de repos situées sur le trajet, au rythme de deux par jour, la seconde servant de lieu d'étape pour la nuit. La règle était de ne jamais sortir de l'autoroute mais les voyageurs s'accordaient le droit d'utiliser le cas échéant les commerces installés sur les aires: stations, boutiques, hôtels et restaurants. En outre, pour se prémunir contre les risques du scorbut!, les explorateurs avaient organisé deux rendez-vous, fixés au 11ème et au 21ème jours, avec des couples d'amis chargés de leur apporter une aide logistique, soit de les ravitailler en produits frais. Tout cela est très drôle, bien conçu et rondement mené. Le livre est abondamment illustré de photos assez mauvaises et de croquis. Le texte alterne chaque jour, d'une part le rapport quotidien concernant les déplacements, la météo, le menu des trois repas et les principaux événements, d'autre part des développements écrits ultérieurement. Il y a des choses que je n'aime pas tellement, comme leur façon de s'appeler par leurs surnoms el Lobo et la Osita (le Loup et la Petite Ourse), les poussées d'érotisme, des bavardages rasants, mais il y a aussi de truculents passages, comme les considérations sur "le mauvais goût si visible" de leurs chaises pliantes baptisées les Horreurs Fleuries, ou le combat titanesque contre les fourmis du 4 juin. Je me suis dit que les auteurs, par ironie, se sont amusés à présenter comme dangereux un voyage qui en réalité ne l'était guère, mais qui le serait sans doute aujourd'hui. Une note liminaire indique que les droits d'auteurs étaient reversés au "peuple sandiniste" du Nicaragua. La formule est si bête et floue que je l'ai d'abord prise pour de l'autodérision, venant d'un auteur assez subtil, quoique gauchiste, mais ses considérations du Post-scriptum sur "ce petit peuple qui poursuit infatigablement son voyage vers la dignité et la liberté" m'ont fait douter. Il apparaît en revanche, dans son évocation de la guerre des Malouines, qui eut lieu à ce moment, qu'il n'a pas fait partie de ces intellectuels de gauche que leur tiers-mondisme a conduits à soutenir l'Argentine, quand la junte militaire portait toute la responsabilité du conflit avec l'Angleterre. A un moment Cortázar fait allusion à un journal de voyage (la traduction dit seulement un "livre") de Werner Herzog, dont la lecture le déprime. Il parle probablement de *Sur le chemin des glaces*, où le cinéaste raconte son pèlerinage à pied de Munich à Paris, en plein hiver, pour se rendre

au chevet d'une malade. Je me souviens d'avoir aimé ce petit ouvrage, il y a longtemps. Un jour que Herzog était accroupi pour chier dans les bois, un lièvre était passé près de lui sans le voir. De son propre aveu, Cortázar n'était pas très versé dans les sciences naturelles, mais il fait quelques allusions à l'ornithologie. Il évoque ici et là la présence des "oiseaux" et précise parfois: des pies, un coucou, des mouettes, un rossignol, une huppe. Le cas le plus intéressant, et développé sur quatre pages, est aussi un cas incertain, celui des alouettes du site de la Coucourde (vers Montélimar) où Cortázar fait étape le soir du 16 juin, et qu'il va nommer "*el paradero de las alondras*" (l'aire des alouettes). A vrai dire il n'est pas sûr qu'il s'agisse d'alouettes, mais il se rappelle avoir entendu dire jadis qu'elles avaient la particularité de chanter en vol, ainsi qu'il le voyait faire ce soir-là. Son hypothèse me paraît vraisemblable, surtout si l'on y ajoute que le paysage découvert coïnciderait. Il resterait à déterminer l'espèce précise, ce qui n'est pas facile avec la famille des alouettes. Ce serait un pèlerinage possible pour rendre hommage à Julio Cortázar: se rendre une mi-juin sur cette aire d'autoroute, voir quels oiseaux y chantent. Les photos du livre permettraient d'évaluer combien les tout jeunes arbres d'alors ont poussé.

Chaque fois que je nettoie le sol au pied des arbustes, dans mon jardin de La Croix, je ramasse des cailloux qui n'apparaissent pas quelques semaines plus tôt, ou seulement quelques jours, et j'ai l'impression que la terre, lassée de les mâcher depuis l'éternité, vient enfin de les recracher.

Lu et aimé *Le spectateur engagé*, un livre d'entretiens de Raymond Aron avec deux journalistes (Julliard, 1981). Il raconte l'histoire de sa vie en même temps que celle du siècle. J'apprécie sa clarté, son savoir, sa lucidité, sa modération. J'ai noté ses considérations sur "l'irrationalité fondamentale des mouvements de foule, l'irrationalité de la politique" et l'idée que "l'ignorance et la bêtise sont des facteurs considérables de l'Histoire".

Une énigme de la biologie, que quelqu'un finira peut-être par m'expliquer un jour. Les arbres qui poussent dans leur milieu naturel, c'est-à-dire dans les bois, ont ce port que l'on dit "forestier": du fait de la compétition avec leurs voisins pour bénéficier de la lumière du soleil, ils perdent leurs branches basses, ne s'étendent guère en largeur, et poussent tout en hauteur. Au contraire un arbre tout seul au milieu d'un champ tend à s'épanouir en une énorme boule, plénitude que seul autorise son isolement artificiel.

Avril 2004. Plus on est de fous, moins on a de place et plus on s'emmerde.

J'ai bien aimé *Un petit séjour en France*, de Paul-Marie Coûteaux (Bartillat, 2003). Des "pages de journal" allant de 1998 à 2003, dans lesquelles le député souverainiste relate son expérience de l'achat d'une propriété à la campagne. Je savoure ses bougonnements contre "ce perpétuel progrès qui tente de réparer les dégâts des progrès précédents". Il est plein de bonne volonté mais ne connaît pas grand chose à la nature et cette ignorance aussi force la sympathie, on voudrait lui expliquer. A un moment, il trouve un "oiseau d'assez belle taille, une grosse mésange peut-être". Non, Paul-Marie, si c'est gros, ça ne peut pas être une mésange. En aucun cas.

A Cunèges, un week-end, je suis tombé sur un, puis deux, finalement une demi-douzaine d'arbres totalement écorcés du pied aux extrémités, par je ne sais quelle vermine. Tous des frênes, tous du même gabarit, de jeunes pieds de cinq centimètres de diamètre à hauteur de mes mains. Je songe à ma relative tranquillité d'éleveur dilettante: comme je râlerais, si c'étaient des arbres que j'avais soignés quinze ans, après les avoir payés et plantés.

Quelques jours d'exil en Charente. Je vais rôder dans la forêt de Chizé, glaner discrètement de ces gros copeaux que les bûcherons laissent traîner. Le métier rentre: songeant à ce que je risque de trouver, je soulève un morceau de bois plat d'un geste vif et attentif, il y a justement un serpent enroulé dessous.

Il y a une progression constante et presque régulière dans la longueur des mots un, deux, trois, quatre, et puis on tombe à cinq et ça ne veut plus rien dire.

A peine eus-je feuilleté le journal de Peter Handke, *Le poids du monde* (1975-1977), il me parut extrêmement chiatique et je renonçai à le lire.

Il n'y a de beau ciel que peuplé de nuages en certaines quantités. Le gris uni ou le bleu uni ne sont pas très intéressants. Même le lever et le coucher du soleil ne sont vraiment somptueux que lorsqu'ils peuvent accrocher leurs

couleurs aux formes des nuages.

#### REMARQUES GEODESIQUES SUR LA REGION DE BORDEAUX

(texte paru dans le recueil *Bordeaux, eux à bord*)

Les parallèles et les méridiens ne se distinguent pas seulement, comme l'absisse et l'ordonnée, par l'orientation horizontale ou verticale. Leur système est organisé différemment : si les parallèles, comme leur nom l'indique, demeurent équidistants et jamais ne se touchent, les méridiens, eux, se croisent sur les pôles. En outre, ces deux ensembles de lignes s'opposent en ce que, pour ainsi dire, leur fondement est naturel dans le premier cas, artificiel dans le second.

En effet les parallèles, du moins les principaux d'entre eux, à défaut d'être concrètement tracés sur le sol, correspondent à des réalités naturelles. A commencer par l'Equateur, le parallèle zéro, la ligne le long de laquelle le soleil est au zénith de la terre au moment des équinoxes, la ligne pour cela dite équinoxiale, qui définit un plan perpendiculaire à l'axe des pôles. Les deux tropiques, les deux cercles polaires, sont également des limites astronomiques naturelles.

L'emplacement des méridiens, par contre, n'a de nécessaire que leur croisement sur les pôles. La décision de faire passer le méridien zéro par un faubourg oriental de Londres, Greenwich, est une convention commode mais arbitraire. (Comme tout choix contestable, il a eu son rival, le méridien de Paris, la « méridienne » allant de Dunkerque à Carcassonne et Barcelone, le long de laquelle on a planté des arbres naguère. Les cartes de France portent tantôt le quadrillage international, tantôt le quadrillage parisien. Seules les cartes topographiques de l'Institut Géographique National, à ma connaissance, indiquent le double repérage.)

De ce vaste réseau, deux lignes remarquables traversent la région de Bordeaux. Le méridien de Greenwich lui-même, tout d'abord. Il descend du Pôle Nord entre le Groenland et le Spitzberg, traverse la mer de Norvège et celle du Nord, l'Angleterre, la Manche, la France (en passant près du Havre, d'Alençon, du Mans, de Poitiers, d'Angoulême, de Tarbes), les Pyrénées devers Gavarnie, l'Espagne, la Méditerranée, l'Algérie, le Mali, le Burkina Faso et le Ghana, avant de replonger dans l'Atlantique vers le Pôle Sud. Près de chez nous, le méridien de Greenwich passe dans la Gironde orientale et à la limite de la Dordogne. En partant de Bordeaux vers l'est, on le franchit entre Castillon-la-Bataille et Lamothe-Montravel.

L'autre ligne remarquable des environs est le 45° parallèle, situé à équidistance de l'Equateur et du Pôle. Xavier de Maistre pouvait bien affirmer, dans son *Voyage autour de ma chambre*, qu'elle était « située sous le quarante-cinquième degré de latitude », puisqu'elle était à Turin. En effet la ligne en question, après avoir franchi le Massif Central, le Rhône et les Alpes, traverse l'Italie du nord, la plaine du Pô, la mer Adriatique, la Croatie, la Bosnie-Herzégovine, la Serbie, la Roumanie, le delta du Danube, la mer Noire, la Crimée, la Russie, la mer Caspienne, le Kazakhstan, l'Ouzbékistan, la mer d'Aral ou ce qu'il en reste, le Kazakhstan derechef, le nord de la Chine, la Mongolie, la Chine encore, un bout de Sibérie, la mer du Japon, le nord de l'île d'Hokkaidô, la mer d'Okhotsk, la principale des îles Kouriles, nommée Itourou, l'océan Pacifique, l'Oregon, l'Idaho. Puis la même ligne sert de frontière entre le sud du Montana et le nord du Wyoming, passe ensuite dans le Dakota du Sud, le Minnesota, le Wisconsin, le Michigan et l'Ontario, sépare le Québec du New York et du Vermont, traverse le New Hampshire, le Maine, la Nouvelle-Ecosse et enfin l'océan Atlantique avant de se retrouver en Gironde, où elle court de Lacanau à Saint-André-de-Cubzac. On franchit le 45° parallèle en allant par exemple de Sainte-Hélène à Castelnau-de-Médoc, de Ludon à Macau ou de Saint-Louis-de-Montferrand à Ambès.

Si ces deux lignes perpendiculaires notoires passent aux alentours de Bordeaux, il faut bien aussi que leur intersection se trouve à proximité. J'avais tâché de me rendre sur les lieux, au sud de Saint-Seurin-sur-l'Isle, avec Lloyd, il y a quelques années. C'était alors dans les bois. Nous n'avions trouvé nulle borne. D'après ce qu'indiquent les cartes Michelin récentes, le point se trouverait maintenant au bord de la nouvelle A 89. Il faudrait aller voir.

Mai 2004. On m'a prêté *Un journal à soi: histoire d'une pratique*, par Philippe Lejeune et Catherine Bogaert (2003). Un grand livre musclé, rempli de fac-

similés en couleurs et savamment commentés, de pages de journaux intimes de toute sorte et de toutes les époques. Il y a même un journal en polaroids. J'y ai appris que Jehan Rictus avait tenu un immense journal encore inédit, près de 35 000 pages en 35 ans. J' ai admiré les petites aquarelles horizontales de Maurice Roussel, faites en Bretagne d'abord, puis sur le front de la guerre de 14. J'ai frêmi en songeant à ce beau journal calligraphié et dessiné au milieu du XIXe siècle, retrouvé dans une poubelle en 1981. Je reste fasciné par le journal de Louis XVI, fidèlement tenu depuis l'âge de onze ans jusqu'à la veille de sa mort, soit pendant près de quarante ans (1754-1793), un journal minimaliste et très ordonné: une page par mois, une ligne par jour. On cite parfois, avec plus ou moins de bienveillance, sa mention "Rien" à la date du 14 juillet 1789. En fait cette mention revient assez souvent, à chaque jour où, n'étant pas allé à la chasse ou n'ayant pas reçu de ministre, il n'avait rien de spécial à noter quant à ses activités personnelles.

Juillet 2004. J'ai eu l'occasion de feuilleter quelques minutes un catalogue des *Timbres de France* paru en l'an 2000. Il possédait plusieurs index et j'ai examiné en particulier celui des personnages illustres ayant été représentés. Occasion de vérifier, comme on peut s'en douter, que la postérité par le timbre-poste est aussi sélective que par l'attribution d'un nom de rue. Il y a les bénis et les honnis, les écrivains réacs passant pratiquement tous à la trappe. Sur les quelque 3257 vignettes éditées par la poste française depuis 1849, il y en a bien eu une figurant Barrès, mais aucune Maurras, Céline ou seulement Aymé. On honore en revanche des génies immortels comme Marcel Cerdan. Curieusement, il y a quatre effigies de Louis XIV, mais aucune de Louis XV ou Louis XVI.

Je n'ai pas lu et je n'ai pas l'intention de m'ennuyer à lire le dernier chef d'oeuvre de Dominique Meens, *Aujourd'hui je dors*. En général son génie plane à de telles altitudes, que j'ai renoncé à le suivre dans ses élucubrations. Je me suis toutefois intéressé à deux pages, 11 et 12, sur lesquelles il avait aimablement attiré mon attention. Maître Meens y part en guerre contre un terrible fléau des temps modernes, le spécialiste, qu'il nomme satiriquement le "spécialisse". Heureusement pour nous que Meens, quand il ne dort pas, veille à nous tenir au fait des grands problèmes de notre époque. Pour étayer sa démonstration, visant à prouver qu'un spécialiste se trompe toujours, il prend l'exemple d'une erreur qu'il a remarquée dans une thèse de doctorat. En certain point, pour identifier deux espèces d'oiseaux de mer, *rabiforcados* et *alcatrazes*, citées dans un texte portugais ancien, l'on s'y contentait imprudemment de reprendre la même traduction proposée par les dictionnaires: des frégates dans les deux cas. Si j'aborde ici cette question, c'est que je suis l'auteur de la thèse, et vraisemblablement de l'erreur. Meens m'avait parlé de cette énigme, pour laquelle nous avons tous deux cherché des solutions, et il y en a. Je voudrais maintenant donner mon avis sur ce qu'il écrit. Je passe sur l'élégance qu'il y avait à ne prendre la plume, au sujet d'une thèse de 500 pages, que pour fondre avec rage sur les trois lignes dans lesquelles le censeur triomphant a détecté un point en effet discutable. Au moins a-t-il eu la clémence de ne pas citer mon nom. Je trouve qu'en fait de "spécialiste", il aurait pu trouver de meilleurs exemples que moi, qui ne me suis jamais targué de ce titre, et qui précisais dès l'introduction de mon ouvrage, pluridisciplinaire, que je n'avais pas de formation universitaire en biologie. Enfin, sur le fond, cette critique du spécialiste ne me convainc pas beaucoup, avec ses relents de situationnisme borné. Que les spécialistes ne soient pas infailibles n'empêche pas la spécialisation d'être légitime et utile, et je suppose que quand monsieur Meens doit faire soigner ses dents, il s'en remet à un spécialiste plutôt qu'à un inspiré.

14 août 2004. Dans son journal de 1994, *La campagne de France*, Renaud Camus compte "parmi ce que la prose française a donné de meilleur depuis longtemps", les pages 57 à 65 du *Panégyrique* de Guy Debord, soit la majeure partie du chapitre IV, consacré aux résidences qu'avait connues le situationniste. Pour ma part, je réduirais le choix aux pages auvergnates, 60 à 64, vraiment les plus belles.

19 août 2004. Roger Caillois, que j'ai beaucoup admiré sans l'avoir beaucoup lu, me déçoit un peu par un article de 1946, consacré aux "Journaux d'écrivains" (repris dans ses *Chroniques de Babel*, d'où on me le photocopie). Il oppose aux

véritables oeuvres des auteurs leurs journaux, qui ne peuvent être selon lui que des ouvrages subalternes, où règne "le laisser-aller", remplis de "confessions triviales" et des "pensées les moins formées", sans autre utilité, à la rigueur, que de pouvoir éventuellement éclairer tel ou tel point des oeuvres présentes. Ses propos convaincraient peut-être mieux s'il se contentait de les appliquer au seul journal d'écrivain dont il tire complaisamment tous ses exemples de propos insignifiants, sans vouloir en dire l'auteur (c'est Gide, me souffle-t-on, peu importe). Mais il est malhonnête, partant de là, de vouloir appliquer généralement cette censure à tous les journaux. Avec un raisonnement semblable, on aurait tôt fait d'extraire quelques platitudes de n'importe quelles oeuvres, car elles en contiennent toutes, et d'en conclure que le roman, la poésie ni le théâtre ne valent non plus tripette. Ce serait idiot. Plaignons ce pauvre Caillois de n'avoir jamais lu, au moins jusqu'en 1946, de journal écrit avec soin, ou contenant des pensées bien pesées, et donc d'ignorer que la chose n'a rien d'impossible. Une question plus discutable est de savoir si un auteur se fourvoie en livrant des détails de sa vie quotidienne. Pour avoir assez lu de ce genre d'écrits, je mesure ce que cela peut avoir d'insipide, ou au contraire de savoureux. Là encore il me semblerait hasardeux d'établir une règle universelle. Tout dépend, je crois, de l'homme et du ton. Curieusement, je me rappelle avoir trouvé sur le sujet des propos pas moins véhéments que ceux de Caillois, chez des auteurs dont certaines des oeuvres, et pas des moindres, sont ou s'apparentent à des journaux, Caraco raillant parfois le "bas détail" et Dantec rejetant, dans *Le théâtre des opérations*, premier volume de son *Journal métaphysique et polémique*, "cette hideuse absurdité qui consiste à raconter sa vie". Il précise, dans le volume suivant, *Laboratoire de catastrophe générale*, sa conception du journal, "qui ne signifie rien d'autre qu'un travail fondé sur l'écriture quotidienne, au jour le jour, et sans volonté intimiste particulière", soit en effet une sorte de journal intellectuel, constitué principalement de notes de lecture et de réflexions politiques, formule somme toute assez proche des *Semainiers* de Caraco. Toutes oeuvres dans lesquelles les notations intimistes, si elles sont rares, ne sont pas forcément de moindre intérêt. Un point de vue opposé fut celui du diariste assidu Michel Ciry, né en 1919, qui rédigea et publia un copieux journal depuis les années quarante jusqu'à la fin du vingtième siècle. On peut lire dans son volume de l'année 1970 (*Le buisson ardent*) que pour lui, la "vérité" est "l'unique enjeu de l'entreprise", le but de cette "longue confidence" consistant à "expliquer honnêtement" la "personnalité" et le "destin" de l'auteur. Dans cette mesure, "consigner des insignifiants" participe également à la constitution d'un "grand autoportrait". Il affirme aussi sa préférence pour ce genre à celui des mémoires, dans lesquels la vie peut être résumée avec plus de densité mais où se perd la "fleur des événements et des sentiments", dont la fraîcheur "ne survit pas au recul".

25 août 2004. Reçu dans des papiers de Bruno Richard une brochure astrologique intitulée *Your 2001 horoscope*, parue aux USA fin 2000. J'y lis en souriant, dans les prévisions presque lucides d'un certain Chris Lorenz, pour septembre: "*All financial affairs are favored on the 11th, when you may receive a promotion or other advance in recognition of your loyalty*".

26 août 2004. A l'aube, rêve qu'au cours d'un voyage seul en voiture, venant d'arriver dans un village désert et ensoleillé, j'hésitais sur la route à suivre, car les petits panneaux indicateurs en bois usé étaient illisibles. M'engageant au hasard dans une rue latérale, j'étais surpris par la beauté magique du lieu. Il y avait de vieux bâtiments de brique rouge, patinés de mousse vert-jaune, l'ensemble baignant dans une clarté dorée. Je me promettais de faire connaître l'endroit à D et à mes autres amis, et j'en notai mentalement le nom : Liac. Au réveil, consultant mon guide Michelin, j'apprends qu'il existe en effet un village de ce nom, dans les Pyrénées. Je doute qu'il ressemble à celui du rêve, mais sait-on.

29 août 2004. Deux poids, démesure.

30 septembre 2004. Feuilleté *En marge des jours*, de J-B Pontalis (Gallimard, 2002). Des fragments notés "en marge du temps qui passe", sans grand intérêt.

Dans le dernier, l'auteur affirme que sa "seule compétence est de savoir allumer et entretenir un feu". Cette modestie est bien sympathique, mais qu'en penseront tous les pigeons qui se seront ruinés à lui payer des séances de psychanalyse?

31 octobre 2004. Malgré ma vive sympathie pour bien des pages du *Walden* de Thoreau (j'en ai recopié plusieurs) je ne blaire pas le ton arrogant de donneur de leçon qui perce en divers points du chapitre initial.

9 décembre 2004. « Le jeudi 9 décembre 2004, à 13 heures, salle H 112, monsieur Philippe Billé, agent contractuel, présentera 10 livres curieux conservés à la bibliothèque de l'Institut d'Etudes Ibériques.

Ouvrages présentés :

[Anonyme]. *Guide de tourisme de l'Uruguay*. Montevideo, 1954.  
Ciro BAYO. *Chuquisaca, o La Plata perulera*. Madrid, 1912.  
Alfredo BOULTON. *El arte en la cerámica aborigen de Venezuela*. Caracas, 1978.  
Ventura GARCÍA CALDERÓN. *Une enquête littéraire...* Paris, 1916.  
José MONTERO LACASA. *Prototipos bonaerenses*. S.l., 1954.  
Julio NÚÑEZ. *Catálogo de puentes de Gipuzkoa...* Vitoria, 1994.  
Lionello PETRI. *Cubelles i la seva gent*. Barcelona, 1993.  
Augusto PINOCHET UGARTE. *Síntesis geográfica de Chile*. S.l., 1955.  
Enrique RAPELA. *Cosas de nuestra tierra gaucha*. Buenos Aires, s.d.  
Miguel VIDAL [et alii]. *Nueva crónica del Perú...* Lima, 2000. »  
(J'ai rédigé une note sur Petri dans ma *Lettre documentaire* 340, de décembre 2000, et une sur García Calderón ci-dessus, en juin 2003).

25 décembre 2004. Cette carte d'un collaborateur de mon (ex) éditeur, dans le courrier: "Cher Philippe (...) Bon je veux te dire aussi que je suis désolé de la tournure prise par les événements chez P Mainard. Je sais que cela va nuire à notre amitié. J'ai senti chez toi une froideur. C'est vrai que certaines de tes positions vis-à-vis de l'extrême droite ne sont pas partagées par mes proches et moi-même me suis senti un peu heurté par tes convictions et tes propos réguliers sur le sujet. Pour moi ce n'est pas suffisant pour m'écarter de toi. Concernant les éditions PM je ne décide pas. Si tu avais accepté de publier *Papa s'occupe* en mai, ce serait fait. C'est dommage. Maintenant je suis quelque peu triste. Amitiés. Christophe." L'amitié humaniste est parfois surprenante.

31 décembre 2004. Feuilleté les *Solerismos* de Francisco Soler y Pérez (Guatemala, 1951). Des aphorismes se voulant poétiques ou humoristiques, à la façon, mais en moins bien, des *greguerías* de Ramón Gómez de la Serna, qui donne cependant sa bénédiction à l'ouvrage. Le prix Nobel Miguel Angel Asturias ne brille pas par le discernement ni le bon goût en louant le livre de son compatriote.